



HAL
open science

Alaricus tragicus dans les deux derniers poèmes politiques de Claudien : l’"invention" d’une figure d’opposant à Rome

Bruno Bureau

► **To cite this version:**

Bruno Bureau. Alaricus tragicus dans les deux derniers poèmes politiques de Claudien : l’"invention" d’une figure d’opposant à Rome. *Loxias*, 2024, Conférences d’agrégation 2024, 83. hal-04484679

HAL Id: hal-04484679

<https://hal.science/hal-04484679>

Submitted on 29 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Bruno Bureau :

Alaricus tragicus dans les deux derniers poèmes politiques de Claudien : l'“invention” d'une figure d'opposant à Rome

Résumé :

Il ne faut pas attendre de Claudien des renseignements précis et de nature historique sur Alaric. Le poète se livre à une reconstruction littéraire du personnage qui donne une part importante à une forme de réécriture des *Perses* d'Eschyle. L'image du chef goth victime de son *hybris* permet de l'instrumentaliser pour l'insérer dans un discours politique qui le dépasse et dont les fluctuations motivent le recours à d'autres figures historiques ou mythiques. Toutefois le traitement du personnage n'est pas totalement homogène dans les deux poèmes, et il ouvre sur une vision politique différente de la place de l'empereur et de Stilicon.

Mots-clefs : Claudien, Alaric, réécriture, tragique

Période : Antiquité tardive

Géographie : Italie, Afrique romaine, Orient romain

Avec les deux derniers poèmes politiques que nous avons conservés de lui¹, *La Guerre contre les Gètes* (402 ou 403) et le *Panegyrique pour le sixième consulat d'Honorius* (404)², Claudien semble avoir enfin trouvé un adversaire à la mesure des insignes qualités du véritable héros de toute sa poésie politique³, Stilicon, maître des milices d'Occident, et véritable détenteur du pouvoir pendant les premières années du règne du jeune Honorius monté sur le trône à seulement onze ans⁴. Cet adversaire qui, cette

¹ Pour les deux poèmes, le texte que nous utilisons est celui de la CUF, Claudien, *Œuvres. Tome III, Poèmes politiques (399-404)*, Paris, Les Belles Lettres, 2017. Pour la *Guerre contre les Gètes*, on pourra également consulter G. Garuti, *Cl. Claudiani. De Bello Gothico*, Bologne, Patron Editore, 1979, qui fournit des éléments de contexte intéressants, même si certains ont été précisés depuis, et Claudien, *Cl. Claudiani De bello Gothico*, L'Aquila-Rome, Japadre Editore, 1991. Pour le *Sixième consulat*, on se reportera au très utile et complet commentaire de M. Dewar, *Claudien, Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti*, Oxford, Clarendon Press, 1996.

² Sur le fait qu'il faut lire les deux poèmes en dépendance étroite l'un avec l'autre, Claudien établit lui-même un catalogue des poèmes qu'il considère comme reliés : la *Guerre contre Gildon* et nos deux poèmes (CLAVD. 28 [6 Honor.], 122-125).

³ On remarquera que, malgré l'importance décisive du personnage d'Alaric dans les deux textes, il n'est qu'un personnage secondaire, éclipsé évidemment par les héros romains : dans la *Guerre contre les Gètes*, il n'est nommé pour la première fois qu'au vers 431 et ne le sera que quatre fois (431, 492, 546 et 623), alors que, quand Alaric est enfin nommé, Stilicon l'a déjà été neuf fois et qu'il est quatre fois plus nommé que le Goth (seize occurrences). Dans le panegyrique, il apparaît nommé au vers 105, puis de nouveau aux vers 154, 180, 223 ; il disparaît ensuite du récit. Stilicon quant à lui est nommé seulement huit fois, soit deux fois moins que dans le précédent poème, mais il est vrai qu'il n'est pas le centre du propos de ce panegyrique impérial. Honorius, sous ses différents noms *Honorius*, *Augustus*, *princeps* est quant à lui nommé quinze fois.

⁴ Sur ce personnage controversé aussi adulé par Claudien qu'il est détesté par d'autres auteurs comme Rutilius Namatianus, la bibliographie est abondante (et parfois contradictoire en raison des zones d'ombre qui entourent son action) ; une bonne approche se lira chez I. Gualandri, « Un “generalissimo” semibarbaro suocero e genero di imperatori : Stilicone in Claudiano », *Acme*, 63, 3, 2010, p. 33-61 ; sur le traitement du personnage par Claudien, voir Á. Sánchez-Ostiz, « Claudian's Stilicho at the *Urbs* : Roman Legitimacy for the Half-Barbarian Regent », in D. P. W. Burgersdijk et Alan J. Ross (éd.), *Imagining emperors in the later Roman Empire*, Leiden, Brill, 2018, p. 310-330 ; L. J. Dorfbauer,

fois, menace le cœur de l'empire, et non plus quelque province ultramarine, c'est le Goth Alaric qui, entré en Italie en novembre 401, menace Milan, puis, selon Claudien, grâce à l'action énergique de Stilicon, est « écrasé » à deux reprises à Pollentia d'abord le jour de Pâques de l'année 402, puis à Vérone sans doute l'année suivante⁵. Pour les modernes, Alaric est évidemment l'homme du sac de Rome en 410, celui qui représente par excellence (avec Attila) le *furor barbaricus* et la décomposition de l'autorité impériale romaine au début du V^e siècle. Mais bien entendu, il faut, dans ces représentations, faire la part de l'imagerie construite par les auteurs contemporains et parfois amplifiée par les modernes, et de la réalité historique et géopolitique qui explique « le cas Alaric⁶ ». Or, pour la partie de la carrière du chef germanique antérieure à 404, nous dépendons en grande partie, même si non exclusivement, de nos deux poèmes de Claudien et des invectives *Contre Rufin* et *Contre Eutrope* où le personnage est central, à défaut d'être le héros évidemment. Or, les « données » réunies par Claudien, qui devraient être de première main, car Claudien a été témoin d'une partie des faits qu'il raconte, et Stilicon connaît sans doute personnellement Alaric⁸, ont été largement remises en cause ou à tout le moins l'objet d'un regard suspicieux⁹. Le récit de Claudien comprend trop d'incohérences, de mensonges

« *Stilichonis amor*. Claudian und sein(e) Patron(e) », in V. Zimmerl-Panagl (éd.), *Dulce melos II, Akten des 5. internationalen Symposiums : « Lateinische und griechische Dichtung in Spätantike, Mittelalter und Neuzeit »* Wien, 25.-27. November 2010, Pise, ETS, 2013, p. 105-130 ; sur les « exploits » de Stilicon contre Alaric avant l'année de Pollentia, voir E. Burrell, « A Re-examination of why Stilicho Abandoned his Pursuit of Alaric in 397 », *Historia : Zeitschrift für Alte Geschichte*, 53, 2, 2004, p. 251-256.

⁵ Sur ces deux batailles, voir J. B. Hall, « Pollentia, Verona, and the Chronology of Alaric's First Invasion of Italy », *Philologus*, CXXXII, 1988, p. 245-257 ; la date de la bataille de Vérone a donné lieu à des débats assez vifs, mais la date la plus probable est 403... à supposer qu'il y ait d'ailleurs eu une véritable bataille, ce qui n'est pas certain. Sur Pollentia et les enjeux idéologiques autant que militaires de la « victoire », voir en particulier G. D. Dunn, « Easter and the Battle of Pollentia », *Journal of Religious History*, 34, 1, 2010, p. 55-66 et G. Garuti, « Alarico sconfitto a Pollenzio (402 d.C.) : vittoria romana (Claudio) e cristiana (Prudenzio) », *Atti e memorie / Accademia Nazionale di Scienze, Lettere e Arti di Modena. Memorie scientifiche, giuridiche, letterarie*, 7, 137, 13, 1995-1996, p. 287-294.

⁶ La bibliographie sur le personnage est abondante, mais peu d'études lui sont exclusivement consacrées, tant la figure historique d'Alaric semble insaisissable ; sur l'ensemble de la vie d'Alaric, voir J. Arce, *Alarico (365/370-410 A.D.) : la integración frustrada*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2018, monographie dont le titre évocateur pose la question essentielle sur le personnage, qui est : « que voulait-il exactement ? ». Sur la place d'Alaric dans la société gothique et les fonctions précises du personnage, voir E. Faber, « Athanarich, Alarich, Athaulf : zum Wandel westgotischer Herrschaftskonzeptionen », *Klio : Beiträge zur Alten Geschichte*, 92, 1, 2010, p. 157-169 ; sur la place des « barbares » dans le dispositif militaire romain de l'empire tardif, voir pour une approche globale T. S. Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome : a Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, Bloomington, Indiana University Press, 1994 et P. J. Heather, *Goths and Romans 332-489*, Oxford, Clarendon Press, 1991. Pour la société des Goths, voir P. J. Heather, « Goths in the Roman Balkans c. 350-500 », in A. Pulter (éd.), *The Transition to Late Antiquity, on the Danube and Beyond*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 162-190 et P. J. Heather, *The Goths*, Oxford, Blackwell, 1996.

⁸ Les deux hommes ont servi dans la même armée, celle que Théodose a levée pour combattre Eugène qu'il vainc le 6 septembre 394. Stilicon partage alors le commandement des troupes romaines avec un autre général Timasius, et Alaric commande quant à lui un contingent de goths. Les deux hommes ont environ dix ans d'écart, Stilicon étant le plus âgé.

⁹ Voir pour les années 395-397 et en particulier la question des ravages réellement commis par Alaric en Grèce, qui auraient justifié l'intervention de Stilicon, E. Burrell, « A Re-examination of why Stilicho Abandoned his Pursuit of Alaric in 397 », en particulier p. 251 et 256 ; T. S. Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome*, p. 157-159 ; J. Arce, *Alarico*, p. 43 et 58 surtout, mais aussi A. R. Brown, « Banditry or Catastrophe ? : History, Archaeology, and Barbarian Raids on Roman Greece », in R. W. Mathisen et D. Shanzer (éd.), *Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman*

manifestes¹⁰, ou de demi-vérités (qui sont aussi des demi-mensonges) pour que l'on puisse vraiment, à défaut d'autres sources plus fiables, faire confiance au poète pour nous renseigner sur le futur pillier de Rome, dans les débuts de sa carrière.

Au contraire des éléments factuels, ce qui montre chez Claudien une grande cohérence, c'est la construction littéraire qu'il élabore autour du personnage (on serait presque tenté de dire du nom) d'Alaric¹¹, l'Alaric de papier qu'il « invente » soigneusement, pour finalement le faire vaincre et humilier par son héros dans un exploit digne des *summi uiri* de la République et qui inaugure une nouvelle ère de l'empire autour du sixième consulat d'un prince qui peut désormais se parer du titre de « vainqueur des Goths¹² ».

Quand nous parlons ici d'invention, nous entendons le terme non tant au sens moderne que dans celui que lui donnaient les Anciens : pour peindre de façon efficace son personnage, Claudien doit mobiliser une ou plusieurs topiques¹³, travail qui relève à proprement parler de l'*inventio*, et qui peut entretenir un rapport varié à la réalité des faits : si un fait indubitablement attesté sert son propos, le poète n'a aucune raison de ne pas l'intégrer, mais, à défaut, il peut user des éléments oratoires contenus dans les topiques pour construire un discours qui soit à la fois vraisemblable dans son contexte, cohérent dans son propos et efficace dans ses buts. En ce sens, il nous semble que l'on peut parler dans les deux derniers poèmes de Claudien d'une « invention » du personnage d'Alaric.

C'est à cette création de parchemin, cet Alaric personnage que nous voudrions consacrer l'étude qui suit, en laissant donc de côté (ou en minimisant) la discussion

World : Cultural Interaction and the Creation of Identity in Late Antiquity, Aldershot, Ashgate, 2011, p. 79-96 ; T. E. Gregory, « The Late Roman Wall at Corinth », *Hesperia*, 48, 3, 1979, p. 264-280 ; I. Prchlík, « Who Guided Alaric Through Thermopylae ? Note on Eunapius, *Vitae sophistarum*, VII,3,5 [476 Didot] », *Eirene*, 47, 2011, p. 171-175.

¹⁰ Un bon exemple de cette manière de faire se trouve en CLAUD. 26 (*Get.*), 488-492 ; le vieux sage du « sénat » des Goths déclare à Alaric : *Si numero non fallor ait tricesima currit / Bruma fere, rapidum postquam tranauimus Histrum, / Romanamque manum tantis eludimus annis. / Sed numquam Mauors adeo constrinxit in artum / Res, Alarice, tuas* (« si le chiffre ne me trompe pas, voici déjà le trentième hiver ou presque que nous avons franchi à la nage l'Hister, et pendant toutes ces années nous nous sommes joués de la troupe romaine. Mais jamais Mars n'a réduit à une telle extrémité ta situation, Alaric » (toutes les traductions de Claudien sont personnelles). Si on lit (ou écoute) un peu vite cette phrase, on peut en conclure : 1. que les goths d'Alaric sont dans l'empire en gros depuis l'époque de la bataille d'Andrinople (378), 2. qu'ils n'ont jamais eu de statut légal mais ont dû se faufiler dans l'empire pour échapper aux bras des Romains, et 3. qu'Alaric a connu tous ces épisodes. Tout cela est à la fois vrai et faux : les Goths d'Alaric sont bien dans l'empire depuis la bataille d'Andrinople ou un peu avant, mais ils y sont depuis longtemps admis dans le cadre de la *receptio* (T. S. Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome* ; J. Arce, *Alarico* ; N. Lenski, « *Initium mali Romano imperio* : Contemporary Reactions to the Battle of Adrianople », *Transactions of the American Philological Association*, 127, 1997, p. 129-168 ; P. J. Heather, *Goths and Romans 332-489*), et donc n'ont pas à fuir des troupes romaines dont ils font partie (même s'ils se montrent parfois remuants). Quant à Alaric lui-même, il est peut-être arrivé en même temps que sa tribu autour de la date d'Andrinople, mais il était alors enfant (il est probablement né vers 370).

¹¹ Claudien n'est pas le seul à « construire » sa vision du personnage, voir à ce sujet par exemple R. Marino, « Alarico nella letteratura pagana e cristiana », *Pan : Rivista di Filologia Latina*, 18-19, 2001, p. 377-390.

¹² CLAUD. 28 (*6 Honor.*), 648.

¹³ Voir à ce sujet E. Castelnuovo, « La trasfigurazione della storia nel *Bellum Geticum* di Claudiano », *Gilgameš*, 1, 2016, p. 26-40, qui, malgré une riche approche de l'*inventio* de Claudien dans la *Guerre contre les Gètes*, ne mentionne pourtant pas clairement l'angle d'approche par la tragédie. De même, dans son étude de la forme épique chez Claudien, Delphine Meunier analyse de façon détaillée la représentation d'Alaric sans poser la question d'une lecture tragique du personnage (voir D. Meunier, *Claudien : une poétique de l'épopée*, Paris, Belles Lettres, 2019).

de la « valeur historique » des renseignements fournis par le poète au profit d'une autre interrogation : dans la manière dont le poète construit avec Alaric une figure d'opposant raté à Stilicon, comment le poète parvient-il à instrumentaliser les événements des années 402-404 et singulièrement le rôle qu'y joue Alaric dans un propos plus vaste, d'abord orienté vers la glorification de Stilicon dans la *Guerre contre les Gètes*, puis, de façon beaucoup plus subtile, vers une forme d'effacement du héros au profit du prince qui s'affirme comme le véritable héros souhaité par Claudien ?

Or, comme nous l'avions esquissé ici même à partir d'une étude de la fin de la *Guerre contre les Gètes*¹⁴, un élément qui mérite d'être remarqué dans l'« invention » par Claudien du personnage littéraire d'Alaric est la cohérence tragique qu'il donne aux événements des années 401-403. Alaric se trouve au centre d'une tragédie, dont le rapport avec les *Perses* n'est peut-être pas une pure vue de l'esprit, et c'est à travers ce filtre tragique, pensons-nous, que le poète entreprend de donner sens à l'entreprise du chef goth et à son échec, dans une logique interprétative qui évolue d'ailleurs assez nettement entre 402-403 et 404, mais qui conserve un point essentiel : Alaric est construit comme un *exemplum* dont le destin funeste doit sonner comme un avertissement pour tous les autres Alaric en herbe qui pourraient pousser en Occident¹⁵. Dans l'analyse qui va suivre, il faut d'ailleurs se garder de la tentation de considérer que Claudien infléchit son discours épico-panégyrique vers la tragédie au sens strict du terme : les textes restent totalement cohérents avec les présupposés génériques qui commandent l'épopée historique pour la *Guerre contre les Gètes* et le panégyrique pour l'autre poème ; toutefois il se sert d'éléments de généricité tragique¹⁶ pour élever les événements, dans leur actualité en 402 et dans leur relecture surplombante en 404, jusqu'à une hauteur qui leur confère une portée universelle, qui dépasse probablement les calculs politiques immédiats présidant à la production des deux textes¹⁷.

1. Le monologue d'Alaric en 6 Honor. 265-323 : un dénouement tragique ?

La section qui termine la première partie du *Panégyrique pour le sixième consulat d'Honorius*¹⁸ prend la forme d'un long discours d'Alaric qui scelle le sort du

¹⁴ B. Bureau, « Pollentia, la tragédie d'Alaric et son dénouement. Une lecture de Claudien, *Bellum Geticum* 481-687 », *Loxias*, 79, 2023.

¹⁵ C'est le sens de la conclusion de CLAUD. 26 (*Get.*), 647 : *Discite uestanae Romam non temnere gentes* (« Apprenez, nations étrangères démentes, à ne pas mépriser Rome »).

¹⁶ Nous entendons ici et utilisons le terme de généricité au sens que lui donne Jean-Marie Schaeffer, qui distingue à fort juste titre le genre de la généricité, voir par exemple J.-M. Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Éditions du Seuil, 1989. Une bonne illustration du rapport entre genre et généricité se lit en Jean-Michel Adam et Ute Heidmann, « Des genres à la généricité. L'exemple des contes (Perrault et les Grimm) », *Langages*, 153, 1, 2004, p. 62-72 à propos de contes, mais le choix même de ce corpus est intéressant pour notre propos, puisque nous partons de la considération de l'Alaric de Claudien comme résultat d'une fictionnalisation du personnage.

¹⁷ La plupart des lecteurs de ces textes (par exemple Dewar dans Claudien, *Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti*) voit dans la présentation d'Alaric un moyen pour Claudien à la fois de masquer le semi-échec des campagnes stiliconiennes contre le Goth et de justifier que le maître des milices ait laissé partir un ennemi dont Claudien se plaît à souligner que son héros n'aurait eu aucun mal à l'écraser.

¹⁸ On notera que la présentation tragique de la défaite d'Alaric occupait la fin de la *Guerre contre les Gètes* ; ici cette fin est dépassée par toute la seconde partie du poème, mais elle en conclut la première partie dans un effet saisissant, comme si Claudien nous disait : « voilà ce qu'il faut retenir de la *Guerre contre les Gètes* pour comprendre ce qui va suivre ». Est-ce un effet simplement littéraire, nous ne le pensons pas, voir ci-dessous.

personnage que nous ne reverrons plus¹⁹. Le caractère tragique de ce discours a déjà été souligné, mais la portée exacte du modèle tragique ici a peut-être été sous-estimée. Après une formule introductrice sur laquelle nous reviendrons, le discours d'Alaric occupe 46 vers (274-319), clairement structurés par la répétition de *heu* (274 et 300²⁰) en deux parties qui proposent, faite par le personnage lui-même, une relecture de sa désastreuse aventure italienne : le premier mouvement (274-299) reprend une déploration de la défaite de Pollentia, mais souligne que tout n'était pas alors perdu pour Alaric, tandis que le second (300-319) souligne que le chef goth, en faisant confiance à Stilicon, s'est perdu lui-même plus sûrement qu'à la guerre, car Stilicon a réussi à détourner de lui tous ses proches et a fait qu'il est à présent abandonné de tous et privé de toute solution de repli.

Plus que les implications politiques pro-stiliconniennes de cette tirade sur lesquelles nous reviendrons en conclusion²¹, ce qui nous intéressera ici est la mise en place dans la bouche d'Alaric lui-même d'une dynamique tragique. En effet, outre la présence des *heu* introducteurs de chaque partie, qui agissent en un sens comme des marqueurs de généricité, plusieurs éléments relèvent clairement de la généricité tragique.

Le thème de l'inversion de fortune est sans doute le plus évident, tant le *topos* est intimement lié au genre tragique lui-même²². Ainsi Alaric souligne-t-il dès le début de son monologue la catastrophe dont il a été victime et qui l'a précipité de la gloire à la détresse (CLAUD. 28 [6 *Honor.*], 277-281) :

En ego, qui toto sublimior orbe ferebar
Ante tuum felix aditum, ceu legibus exul
Addictusque reus flatu propiore sequentum
Terga premor. Quae prima miser, quae funera dictis
Posteriora querar ?

« Me voici, moi qui étais porté aux nues dans le monde entier, favorisé de la fortune avant ton arrivée : comme exilé par les lois, et convaincu de culpabilité, le souffle de mes poursuivants qui se rapproche de mon dos m'accable. Quels désastres pour commencer, quels désastres pour finir vais-je déplorer ? ».

Si le texte porte bien, à l'exemple des passages poétiques dont il s'inspire, « une forme de nostalgie pour ce que l'on a perdu²³ », il témoigne surtout de ce retournement du

¹⁹ M. Dewar, *Claudien, Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti*, p. 223 et 227 : le même auteur commente les vers 274-319 en disant qu'ils sont « Alaric's lament and acknowledgement of his utter defeat ».

²⁰ Voir Claudien, *Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti*, 1996, p. 228.

²¹ Pour M. Dewar, comme pour Jean-Louis Charlet, ce morceau littéraire sert avant tout à justifier *a posteriori* l'étrange attitude de Stilicon qui, alors que, selon Claudien, il en avait les moyens militaires, n'a pas écrasé Alaric tant qu'il le tenait à sa portée, mais l'a laissé fuir avec toute sa cavalerie. Ainsi voir Claudien, *Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti*, 1996, p. 228. Voir aussi J.-L. Charlet, Claudien, *Œuvres. Tome III*, p. 379 : « quoi de plus habile que de placer dans la bouche d'Alaric le bien-fondé de l'action de Stilicon ? ».

²² Cf. ARIST. *poet.* 1452b-1453a ; on notera que le cas d'Alaric ne figure pas vraiment dans les catégories prévues par Aristote, mais voir Aristote, *La poétique*, trad. Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot, Paris, Éditions du Seuil, « Poétique », 2011, p. 238-247 et l'on notera que la fonction tragique ici ne peut pas être prioritairement d'éveiller la frayeur et la pitié pour Alaric chez les auditeurs. L'emploi de la structure tragique impose donc, comme nous le reverrons ultérieurement, de repenser les strates envisagées de la réception du texte. Voir ci-dessous.

²³ Claudien, *Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti*, 1996, p. 229 : avec des renvois pertinents à Ov. *trist.* 2, 118, vers sans doute ici ironiquement appliqués à l'exilé Alaric et surtout chez le poète lui-même *rapt. Pros.* 3, 412-413 où Cérès se plaint de la perte des privilèges qui étaient les siens sous le règne de Saturne ; la référence la plus ironiquement pertinente est sans doute VERG. *Aen.* 12, 235 où l'on peut voir la source du *fatalis Stilicho* du vers 301.

sort d'un chef puissant, devenu soudain rien, général déchu abandonné des siens (CLAVD. 28 [6 *Honor.*], 314-315) :

nullusne clientum
Permanet ? offensi comites, odere propinqui.

« me reste-t-il encore un vassal ? mes compagnons me sont hostiles, mes proches me détestent ».

Or, conformément à ce que notait Aristote, si le « héros » est tombé dans cette infortune, c'est « par quelque grande faute » (δι' ἁμαρτίαν μεγάλην²⁴) dont il prend brutalement conscience :

capiorque uicissim
Fraudibus ipse meis . quis iam solacia fesso
Consiliumue dabit ? socius suspectior hoste.

« me voici à mon tour pris moi-même dans mes propres ruses ; qui désormais consolera ou conseillera celui qui est épuisé ? mon allié m'est plus suspect que l'ennemi ».

Le retour du thème ovidien de l'exil²⁵ ne doit pas masquer le poids tragique de ce constat : le chef a causé lui-même sa propre perte et, de son état présent, il est le premier responsable. Le premier, mais non le seul, car, autre thème éminemment tragique présent dès le début, le chef goth est victime d'une justice qui le dépasse. En effet, avant de constater l'effondrement de sa fortune personnelle, c'est bien à l'Italie qu'il s'en prend, en tant qu'elle l'a momentanément accepté, lui et son peuple, sur ses terres pour mieux ensuite le perdre (CLAVD. 28 [6 *Honor.*], 274-276) :

Heu regio funesta Getis, heu terra sinistris
Auguriis calcata mihi, satiare nocentum
Cladibus et tandem nostris inflectere poenis !

« Hélas ! région funeste aux Gètes, hélas terre que j'ai foulée sous de sinistres augures ; rassasie-toi du désastre des coupables, fléchis enfin ton cœur devant notre punition ! ».

La mention des sinistres augures qui ont accompagné l'entrée d'Alaric en Italie (et sur lesquels nous reviendrons) introduit la nature de la faute du chef goth et celle-ci est, elle aussi, éminemment tragique : il n'a pas voulu tenir compte des signes qui lui étaient pourtant envoyés, et s'est donc rendu coupable par aveuglement. De ce fait, la seconde partie de la déploration met un nom sur la force vengeresse qui sanctionne l'aveuglement du Goth (CLAVD. 28 [6 *Honor.*], 300-301) :

Heu, quibus insidiis, qua me circumdedit arte
Fatalis semper Stilicho !

« Hélas, dans quels pièges, avec quelle habileté il m'a circonvenu, Stilicon, toujours agent de mon destin funeste²⁶ ».

Si Stilicon est *fatalis*, c'est qu'il est évidemment vu par le personnage comme l'agent du *fatum*, celui qui met en évidence par ses propres pièges (*insidiis*), et sa propre habileté (*arte*) la punition consécutive à la faute du héros²⁷. La chute d'Alaric est donc

²⁴ Cf. ARISTT. *poet.* 1453a. (pour les références je me suis calé sur le TLL donc je préférerais qu'on ne les modifie pas si possible)

²⁵ M. Dewar, dans Claudien, *Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti*, p. 240, rapproche à juste titre formellement d'OV. *trist.* 5, 2, 41.

²⁶ Nous surtraduisons à dessein *fatalis* pour en faire bien comprendre toute la portée symbolique à la fois dans l'économie intradiégétique et dans l'esprit des auditeurs. Voir Dewar dans Claudien, *Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti*, p. 238. Sur le rapport entre Alaric et Hannibal, voir M. Dewar, « Hannibal and Alaric in the Later Poems of Claudian », *Mnemosyne*, 47, 1994, p. 349-372, et sur l'importance de la figure d'Hannibal dans la construction de la tragédie, voir ci-dessous.

²⁷ On notera que Claudien se garde bien de faire employer à son personnage le terme de *fraudes* pour

le résultat d'une double causalité où se mêlent psychologie et surnaturel : une faute commise par le personnage provoque la colère d'une instance supérieure, et l'incarnation de la vengeance se fait dans un personnage qui va être chargé de matérialiser cette colère.

Or, à ce point apparaît un élément qui n'a jusqu'ici pas été remarqué, ou peu : le rapport entre la présentation par Claudien d'Alaric et le personnage de Xerxès dans les *Perses*²⁸. Un tel rapprochement pourrait sembler saugrenu, mais il l'est moins si l'on considère que Claudien est hellénophone et qu'il a été formé en milieu grec²⁹. Ainsi, lorsqu'il finit par paraître en scène, après le récit du messager, lamentable survivant de son immense armée, les propos du roi vaincu présentent de troublantes parentés avec ceux que Claudien prête à Alaric. Comme le Goth qui s'écrie (CLAVD. 28 [6 *Honor.*], 305) *tunc mihi, tunc letum pepigi* (« alors, oui alors, je me suis voué au trépas³⁰ »), le Perse prend conscience qu'il a, lui seul, causé la perte de son peuple³², en ne voyant pas alors, ce qu'il constate maintenant, qu'une force divine agissait pour contrecarrer ses desseins et que la Fortune avait changé de camp³³ ; l'interrogation qui ouvre les propos du roi recoupe en réalité le cœur de la plainte d'Alaric : le destin l'a terrassé, et que va-t-il advenir de lui maintenant ? (AESCH. *Pers.* 909-913) :

δύστηνος ἐγὼ στυγερᾶς μοίρας
τῆσδε κυρήσας ἀτεκμαρτοτάτης,
ὡς ὠμοφρόνως δαίμων ἐνέβη
Περσῶν γενεᾷ· τί πάθω τλήμων;

« Infortuné, quel sort d'horreur entre tous imprévu ai-je donc rencontré !
De quel cœur cruel la divinité s'est abattue sur la race des Perses !
Misérable, que vais-je devenir ? » [trad. P. Mazon modifiée].

ce qui, chez Claudien, s'exprime en ces termes (CLAVD. 28 [6 *Honor.*], 316-318) :

Quid moror inuisam lucem ? qua sede recondam
Naufragii fragmenta mei ? quaeue arua requiram,
In quibus haud umquam Stilicho nimiumque potentis
Italiae nomen nostras circumsonet aures ?

qualifier l'habileté de Stilicon ; ce que relève ici Alaric, contre toute vraisemblance, car le personnage pourrait à juste titre considérer que Stilicon s'est joué de lui, c'est la μητις de son adversaire, son intelligence politique, donc une qualité plus qu'un défaut.

²⁸ Nous avons esquissé ce parallèle dans notre précédente contribution (voir B. Bureau, « Pollentia, la tragédie d'Alaric et son dénouement »), mais il nous semble que les liens gagnent en certitude si nous étendons, comme nous le faisons ici, notre enquête à la totalité des deux textes et à leur économie l'un par rapport à l'autre.

²⁹ Sur ces questions, voir A. Cameron, *Claudian : Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, Oxford, Clarendon Press, 1970. L'origine grecque de Claudien peut expliquer qu'il connaisse bien Eschyle qui est sans doute relativement oublié dans le domaine latin, sur ce point voir A. Wartelle, « Chapitre XII. Le texte d'Eschyle et les auteurs latins », *Histoire du texte d'Eschyle*, Paris, Les Belles Lettres, 2022, p. 197-226. Sur la constitution du canon des sept pièces contenant *Les Perses*, voir A. Wartelle, « Chapitre XVI. Le choix de sept pièces et la tradition indirecte du III^e au V^e siècle », *Histoire du texte d'Eschyle*, Paris, Les Belles Lettres, 2022, p. 337-360.

³⁰ Voir ici l'intéressant commentaire de Dewar dans Claudien, *Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti*, p. 239. On notera, et nous y reviendrons, que, là où Xerxès se lamente sur un peuple dont il a causé l'anéantissement, Alaric ne pense qu'à lui.

³² AESCH. *Pers.* 931-934 : ὄδ' ἐγὼν οἰοῖ αἰακτός, / μέλεος γένναι γὰι τε πατρώϊαι / κακὸν ἄρ' ἐγενόμην (« c'est donc moi, hélas !, moi lamentable et misérable, qui aurai été le fléau de ma race et de ma patrie ! »). Sauf avis contraire, la traduction des *Perses* est celle de P. Mazon.

³³ AESCH. *Pers.* 941-942 : δαίμων γὰρ ὄδ' αἴ / μετάρτροπος ἐπ' ἐμοί (« une divinité, voici, s'est tournée contre moi » [trad. modifiée]). La traduction de δαίμων que nous modifions ici et plus bas décontextualise en partie le sens dans la pièce d'Eschyle, mais permet de visualiser le rapprochement avec Claudien.

« À quoi bon me retarder avec un jour qui m'est odieux ? Dans quel séjour vais-je cacher les débris de mon naufrage ? Quelle terre vais-je rechercher dans laquelle jamais le mot Stilicon et le nom de la trop puissante Italie ne vienne résonner à nos oreilles ? ».

L'aspect tragique de ces propos a déjà été relevé³⁴, mais non à quel point ils font signe vers le modèle particulier des *Perses* ; certes les mots que le poète prête au Goth présentent des adaptations de vers virgiliens (qui sont d'ailleurs tous placés dans des situations hautement tragiques³⁵), mais la mention du naufrage, qui pourrait être un simple lieu commun, prend tout son sens si l'on se souvient que l'image de Xerxès, celui qui voulait dompter la nature et faisait fouetter la mer, est loin d'être absente de nos deux poèmes³⁶. D'autre part, le souhait de mourir qu'exprime ici Alaric, et qui découle du fait qu'il a non seulement causé la perte de la plupart des siens, mais aussi du fait que ceux qui ont survécu désormais le haïssent renvoie également à la figure du roi perse qui s'écriait (AESCH. *Pers.* 915) :

εἶθ' ὄφελε, Ζεῦ, κάμει μετ' ἀνδρῶν
τῶν οἰχομένων
θανάτου κατὰ μοῖρα καλύψαι.

« ah ! que n'ai-je été, moi aussi, ô Zeus, partageant le lot de mes guerriers morts, enseveli dans le trépas ! »

La parenté souligne alors également une différence fondamentale entre les deux personnages, dont nous verrons ultérieurement toutes les conséquences : Xerxès voudrait se confondre avec ses propres guerriers, morts par sa responsabilité, dans une sorte d'expiation de sa faute ; Alaric, qui a conservé une partie de ses guerriers, voudrait qu'ils soient morts, afin de lui rester soumis (CLAVD. 28 [6 *Honor.*], 310-315) ; en un sens, le Goth envie le sort de Xerxès, qui, certes, a tout perdu, mais qui n'a pas été trahi par les siens :

O utinam cunctos licuisset perdere bello !
quisquis duro cecidit certamine, numquam
Desinit esse meus . melius mucrone perirent,
Auferretque mihi luctu leuiore sodales
Victa manus quam laesa fides.

« Ah si seulement il m'avait été permis de tous les perdre au combat ! De fait, tout homme qui est tombé dans la rude mêlée n'a jamais cessé d'être à moi. Ils auraient mieux fait de périr à la pointe de l'épée, et ç'aurait été pour moi un deuil plus léger que de voir mes compagnons enlevés par une main victorieuse plutôt que par une loyauté trahie ».

Ici encore, même si l'idée peut être familière à son auditoire romain³⁷, le rapprochement avec les mots de Xerxès permet à la fois de mesurer ce qui rapproche les deux chefs et ce qui les éloigne : la douleur pure de Xerxès et sa désolation se doublent chez le chef barbare d'une forme de cruauté et de volonté de domination qui

³⁴ Par exemple Dewar dans Claudien, *Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti*, p. 242-243.

³⁵ Comme l'a bien noté Dewar (Claudien, *Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti*, p. 242), on remarque aisément un souvenir du désespoir de Didon dans ses véhéments reproches à Énée, VERG. *Aen.* 4, 320-326. Le désespoir d'Alaric qui ne veut plus vivre emprunte au deuil d'Évandre devant le cadavre de son fils qu'il a lui-même, sans le savoir, envoyé à la mort en le confiant à Énée : VERG. *Aen.* 11, 177-179.

³⁶ Voir ci-dessous.

³⁷ L'expression peut rappeler, comme le signale Dewar (Claudien, *Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti*, p. 241), ELEG. in *Maecen.* 2, 20, qui semble être une *sententia* dont l'auteur peut n'être que l'utilisateur et non le créateur. Sur ces deux élégies, voir Philippe Le Doze, « *Elegiae in Maecenatem* : un regard sur Mécène », *Athenaeum*, 100, 1-2, 2012, p. 291-301.

empêche l'auditeur de prendre en pitié un tel personnage.

Quand on perçoit ces éléments assez visibles, d'autres passages de la tirade prennent sens par rapport au « modèle » des *Perses*. Lorsqu'Alaric évoque la proximité de Rome qu'il aurait voulu atteindre, pour mieux nuire à ses adversaires (294-297) et les frustrer d'une partie de leur gloire, Claudien ne se souvient-il pas des vers où Xerxès soulignait que ses Perses voyaient déjà Athènes, mais que jamais ils ne pourraient la prendre (AESCH. *Pers.* 975-977) ?

τὰς ὠγυγίους κατιδόντες <τὰς>
στυνγὰς Ἀθήνας
πάντες ἐνὶ πτύλω,
ἐῆ ἐῆ, τλάμονες ἄσ-
παίρουσι χέρσῳ.

« ils ont contemplé l'antique, l'odieuse Athènes ; puis tous d'un seul coup,
hélas ! hélas ! misérables, les voilà palpitants sur la grève ! »

Ici encore, le renvoi à la figure du roi perse construit une forme de distance entre le personnage tragique et le Goth, mais c'est précisément cette distance qui importe : dire qu'Alaric est comme Xerxès sur certains points (son humiliation militaire), mais différent du roi sur d'autres (les traits marquants de sa personnalité et sa réaction face à l'adversité) revient en réalité à utiliser la tragédie pour dévaloriser le personnage tragique d'Alaric, qui est en quelque sorte un héros tragique ne méritant pas ce statut. L'introduction du discours joue alors, dans la logique comparative avec *Les Perses*, un rôle bien plus important que celui de simplement rendre visible l'humiliation d'Alaric (CLAVD. 28 [*6 Honor.*], 266-272) :

Ergo ubi praeclusae uoci laxata remisit
Frena dolor, notas oculis umentibus Alpes
Aspicit et nimium diuersi stamine fati
Praesentes reditus fortunatosque reuoluit
Ingressus : solo peragens tum murmure bellum
Protento leuiter frangebatur moenia conto
Irridens scopulos ; nunc desolatus et exspes
Debita pulsato reddit spectacula monti.

« Donc quand sa douleur eut lâché la bride à une voix qu'il avait auparavant gardée enfermée en lui, les yeux mouillés de larmes, il lève le regard vers les Alpes qu'il connaît bien et, devant ce qu'a tissé un destin trop changeant, il se souvient de sa retraite présente et de son arrivée pleine de prospérité ; alors en un seul grondement il propageait la guerre, à la pointe de sa lance, sans peine il brisait les remparts et se riait des rochers ; maintenant ravagé, sans espoir, il rend aux montagnes qu'il a frappées le spectacle qui leur est dû ».

L'opposition tragique entre le *tunc* et le *nunc* qui structure évidemment le passage provoque la convocation de l'ensemble du dispositif tragique du drame eschyléen. Ainsi, lorsque le chœur, dans l'angoisse de nouvelles de l'armée, évoque le départ brillant des troupes, il précise (AESCH. *Pers.* 65-80) :

πεπέρακεν μὲν ὁ περσέπτολις ἤδη
βασιλῆιος στρατὸς εἰς ἀντίπορον γεί-
τονα χώραν, λινοδέσμῳ σχεδία πορθ-
μὸν ἀμείψας Ἀθαμαντίδος Ἑλλάδας,
πολύγομφον ὄδισμα ζυγὸν ἀμ-
φιβαλῶν ἀγένη πόντου

πολυάνδρου δ' Ἀσίας θούριος ἄρχων
ἐπὶ πᾶσαν χθόνα ποιμανόριον θεϊ-
ον ἐλαύνει διχόθεν, πεζονόμοις ἔκ-
τε θαλάσσης ὄχυροῖσι πεποιθῶς

στυφελοῖς ἐφέταις, χρυσονόμου
γενεᾶς ἰσόθεος φῶς.

« Sans doute, elle a atteint déjà, la royale armée dévastatrice, le rivage adverse du continent voisin et, sur la passerelle aux câbles de lin, franchi le détroit d'Hellè l'Athamantide, en jetant sa roue aux milles chevilles comme un joug au cou de la mer.

L'impétueux monarque de l'Asie peuplée pousse à la conquête du monde son monstrueux troupeau humain par deux routes à la fois : pour guider son armée et sa flotte, il se fie à ses solides et rudes chefs, le fils de la pluie d'or, mortel égal aux dieux ».

Comme Xerxès, Alaric s'est cru maître des éléments et des nations qui cédaient devant lui au seul bruit de son arrivée³⁸. Mais quand le roi finit par apparaître, il déclare au chœur qui se lamente de la perte de tant de braves et demande où est l'immense puissance envoyée contre la Grèce (AESCH. *Pers.* 1017) :

ὄρᾳς τὸ λοιπὸν τόδε τᾶς ἐμᾶς στολᾶς

« tu vois tout ce qui reste de mes forces » [trad. P. Mazon modifiée]

Cette ouverture scelle, à notre sens, à la fois la réécriture des *Perses* dans la tragédie d'Alaric, mais aussi les différences profondes qui séparent les deux textes et qui vont permettre à Claudien de construire sur ce substrat sa propre tragédie.

De fait, Claudien paraît vouloir que nous reconnaissons quelque chose du modèle des *Perses* dans le dernier discours d'Alaric, et que le Goth foudroyé nous évoque un autre barbare victime de sa démesure. Mais ce geste poétique est sans nul doute d'une ampleur bien plus vaste que ce dénouement. En fait, c'est toute la construction du personnage d'Alaric qui repose sur le dialogue avec le Xerxès d'Eschyle, et, comme le souligne le poète lui-même, il faut déjà lire l'Alaric de la *Guerre contre les Gètes* comme un avatar du roi perse, mais un avatar qui, à la différence du Grand Roi, ne peut nous inspirer la moindre pitié³⁹, tant il est à la fois coupable de la même démesure que le Perse, mais différent de lui dans la mesure où il refuse contre toute évidence de le reconnaître.

2. Avant le dénouement, la figure tragique d'Alaric depuis son apparition dans la *Guerre contre les Gètes* : Xerxès et/ou Hannibal ?

En réalité, ce que nous venons de montrer pour le dénouement de l'histoire d'Alaric dans nos deux poèmes n'est que l'aboutissement d'un processus d'« invention » qui commence dès le premier texte et que Claudien mène ici à son terme avant d'éliminer définitivement le personnage de ses vers, autrement dit de le tuer métaphoriquement.

2.1. Alaric, nouveau Xerxès

De fait, l'émergence du chef goth en avatar de Xerxès est assez clairement préparée par Claudien dès le début des *Gètes*, par l'insistance sur deux éléments importants : l'ascension d'Alaric s'est faite en ravageant la Grèce, et l'*hybris* du personnage ne fait que croître au mépris de toute prudence et de toute raison⁴⁰.

³⁸ *solo ... murmure* : sur ce thème, voir M. Dewar dans Claudien, *Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti*, p. 225.

³⁹ Cf. ARISTT. *poet.* 1453a.

⁴⁰ Sur les éléments que nous avons évoqués dans notre précédente contribution, nous passons rapidement en nous permettant d'y renvoyer le lecteur, et nous nous concentrons sur ce qui éclaire spécifiquement l'articulation entre les deux poèmes et la lecture du second, éléments que nous n'avions pas abordés en 2023.

Lorsqu'il évoque les campagnes de 396-397, Claudien se livre à un catalogue effrayant des déprédations des Goths en Grèce (CLAVD. 26 [Get.], 173-193) incluant, dans une sorte d'itinéraire criminel d'Alaric, le Rhodope, l'Hèbre, l'Athos, les Odryses, les Besses, le Strymon, l'Aliacmon, l'Olympe, Tempé, l'Oeta, le Sperchios, l'Enipée, le Pinde, les Dryopes, Leucate, Actium, les Thermopyles, Sciron, l'Isthme, Léchée, Erymanthe, Amyclées et le Taygète. Parmi toutes les mentions de ce catalogue, celle sur les Thermopyles est la seule à proposer une caractérisation autre que mythologique ou géographique ; quand il en vient au défilé, le poète note (CLAVD. 26 [Get.], 186-188) :

quae durius olim
Restiterant Medis, primo conamine ruptae
Thermopylae

« elles qui jadis avaient assez rudement résisté aux Mèdes, au premier effort, les voilà brisées, les Thermopyles ».

Le renvoi aux campagnes de -480 pourrait apparaître comme un pur *topos* littéraire pour caractériser l'endroit, si deux éléments ne retenaient notre attention : dans les *Perses*, nous avons également un catalogue de régions de Grèce ou de Thrace (AESCH. *Pers.* 447-512⁴¹) et, au commencement de son catalogue, Claudien introduit le sanglant parcours du Goth par une expression un peu sibylline (172) : les Goths sont allés *quocumque uagos inpegit Erinys* (« partout où l'Érinye a jeté la violence de ces barbares errants »). Pour ce qui concerne l'itinéraire, un fait saute immédiatement aux yeux, celui des *Perses* est l'inverse de celui des Goths, géographiquement mais aussi « moralement » : géographiquement, les Perses vont de Grèce vers le Nord pour tenter de rejoindre la Thrace et rentrer chez eux, tandis que les Goths descendent depuis la Thrace vers la Grèce ; « moralement », la victoire d'Alaric sur la Grèce obtenue quasiment sans coup férir⁴² contraste totalement avec la retraite lamentable des Perses après Salamine, Perses dont Eschyle souligne les tourments⁴³. On pourrait donc croire que Claudien traite la tragédie dans un effet de *Kontrastimitation*, mais ce serait sans compter la mention liminaire de l'Érinye. Évidemment, dans un sens immédiat et premier, on peut comprendre l'Érinye soit comme un simple lieu commun épique⁴⁴, soit – de façon peut-être plus intéressante et sur laquelle nous reviendrons – comme une punition infligée à l'empire⁴⁵ ; mais une autre lecture est possible, qui explique le

⁴¹ On y trouve outre Salamine, la Béotie, la Phocide, la Doride, le Golfe Maliaque, le Sperchios, la Thessalie, la Magnésie, la Macédoine, l'Axios, le lac de Bolbè, le Pangée, les Edons, le Strymon et la Thrace.

⁴² Claudien multiplie les allusions à l'insolente facilité avec laquelle Alaric traverse la Grèce : il accumule les négations niant toute possibilité de résistance (*nil* trois fois au vers 177 ; *non, nec* aux vers 184-185, *nec* au vers 191). Il y ajoute des termes marquant la rapidité ou la facilité (*facili saltu* 178 ; *irrisam* 182 ; *primo conamine* 187 ; *patuerunt* 190). Pour Alaric, la campagne de Grèce est à la fois un triomphe et une promenade de santé. Sur la réalité de ce qui a pu se passer et qui n'a rigoureusement rien à voir avec ce que dit Claudien, sinon qu'Alaric n'a rencontré (et pour cause, puisque, pour une part, il agissait sous commandement de la cour d'Orient !) aucune résistance, voir E. Burrell, « A Re-examination of why Stilicho Abandoned his Pursuit of Alaric in 397 », E. A. Thompson, « Barbarian Invaders and Roman Collaborators », *Florilegium*, II, 1980, p. 71-88 et surtout I. Prchlík, « Who Guided Alaric Through Thermopylae ». ici il faut il me semble garder le sous-titre. Sur les « approximations » historiques (évidemment volontaires) du poète, voir aussi Charlet dans Claudien, *Œuvres. Tome III*, p. 348-349.

⁴³ Les Grecs massacrent les rescapés de Salamine (AESCH. *Pers.* 459-464), la soif décime la troupe (484), puis la faim (491), la glace et le froid (504 et suiv.) achèvent les derniers restes de l'immense armée.

⁴⁴ Ainsi Charlet dans Claudien, *Œuvres. Tome III, Poèmes politiques*, p. 348.

⁴⁵ Les vers qui précèdent sont eux aussi assez mystérieux et laissent planer un doute (tout à fait

traitement en miroir des données des *Perses* : l'Érinye en question, en réalité, est celle d'Alaric et de son peuple qui favorise les Goths pour mieux les perdre. En effet, c'est lorsqu'Alaric évoque son parcours en Grèce qu'il manifeste au plus haut point son *hybris* (et donc, dans une logique de tragédie, annonce sa nécessaire et inéluctable punition). Répondant avec violence à son vieux conseiller, il déclare, peu avant de prononcer contre lui-même sans le savoir une malédiction qui se réalisera⁴⁶ (CLAVD. 26 [*Get.*], 524-527) :

Anne, tot Augustos Hebro qui teste fugavi,
Te patiar suadente fugam, cum cesserit omnis
Obsequiis natura meis ? subsidere nostris
Sub pedibus montes, arescere uidimus amnes.

« Vraiment, moi qui, l'Hèbre m'en est témoin, ai mis en déroute tant d'Augustes, je te supporterai là maintenant que tu me conseilles la fuite, alors que toute la nature me cède et m'obéit ? Les monts se sont abaissés sous nos pas, les fleuves, nous l'avons vu, se sont asséchés ».

Il est facile de reconnaître, dans la bouche d'Alaric, l'écho de la manière dont Claudien présentait l'avancée du chef en Grèce, mais le Goth en tire deux conséquences pour le moins douteuses : il domine la nature et les empereurs de Rome ne peuvent rien contre lui⁴⁷. La première nous renvoie clairement à l'image que le chœur donnait de Xerxès à son départ, χρυσογόνου γενεᾶς ἰσόθεος φῶς (« le fils de la pluie d'or, mortel égal aux dieux »).

Ainsi, le dispositif tragique mis en œuvre dans les *Gètes* prend, avec l'aboutissement dans le *Panégryrique*, un sens nouveau qu'il n'avait peut-être pas directement en 402. En programmant, par les éléments qu'il fournit en 404, une nouvelle lecture du poème de 402 (comme on le voit par exemple avec l'Érinye, qui, lue depuis les événements de 403, apparaît plus clairement comme celle d'Alaric), Claudien organise en réalité une relecture de la campagne stiliconnienne de 402-403 qui en infléchit, nous le verrons, le sens premier tel qu'il était donné dans les *Gètes*.

2.2. Avatars du destin : Alaric face à sa Némésis

Si donc on considère les *Gètes* à la lumière des données proposées par Claudien dans le *Panégryrique*, le discours du vieux Goth, dont nous avons montré qu'il joue un rôle essentiel dans la construction tragique du personnage d'Alaric, peut se lire dans une autre logique, celle qui rapproche le vieux Goth du personnage eschyléen de l'ombre de Darius.

Tout semble *a priori* séparer les deux personnages et il peut sembler audacieux de rapprocher un vieux notable goth du puissant Roi des Rois ; pourtant le rapprochement n'est certainement pas si gratuit qu'il y paraît. En effet, lorsque le chœur appelle l'ombre de Darius, c'est sa prudence et son intelligence qui sont évoquées comme

volontaire probablement afin de faciliter les deux lectures) ; on y lit (CLAVD. 26 [*Get.*], 169-172) : *Ex quo iam patrios gens haec oblita Triones / Atque Histrum transucta semel uestigia fixit / Threicio funesta solo. seu fata uocabant / Seu grauis ira deum, seriem meditata ruinis* (« depuis que cette nation oubliant le Septentrion, sa patrie, et traversant l'Hister, a posé son pied funeste sur le sol de la Thrace, soit que les destins les appelaient, soit que c'était la pesante colère des dieux qui méditait une série de catastrophes »).

⁴⁶ CLAVD. 26 [*Get.*], 530-531. Sur cette malédiction et son importance dans la fin de *Get.*, voir B. Bureau, « Pollentia, la tragédie d'Alaric et son dénouement ».

⁴⁷ Jean-Louis Charlet (Claudien, *Œuvres. Tome III*, p. 357) note avec raison que le pluriel pose difficulté : « Alaric était-il en âge de lutter contre Théodose, fait-il allusion à Arcadius et Honorius, ou est-ce une exagération ? ». En parlant un peu plus loin d'*hybris*, l'auteur semble donner la seule réponse plausible : Alaric est pris dans une sorte de folie des grandeurs que confirment les manifestations (sur)naturelles que le personnage prête au monde devenu son esclave.

source de sa gloire (AESCH. *Pers.* 654-656) :

θεομήστωρ δ' ἐκικλή-
σκετο Πέρσαις, θεομήστωρ δ'
ἔσκειν, ἐπεὶ στρατὸν εὖ ποδοῦχει.

« les Perses l'appelaient l'inspiré des dieux, et c'est en inspiré des dieux qu'il dirigeait la barque de son peuple ».

De même Claudien donne-t-il à son vieillard le crédit de la sagesse et de la prudence⁴⁸ (CLAVD. 26 [*Get.*], 485-486) :

Hic aliquis grauior natu, cui plurima dictis
Consiliisque fides, defixus lumina terrae...

« Alors l'un d'entre eux, auquel son âge donne plus d'autorité, dont les paroles et les conseils sont les plus dignes de foi, le regard baissé vers le sol... »

et, plus encore, par ce qui semble être une sorte d'appel de référence, il fait du vieil homme un substitut de père pour le chef goth (CLAVD. 26 [*Get.*], 493-494) :

Crede seni, qui te tenero uice patris ab aeuo
Gestatum parua solitus donare pharetra

« crois-en un vieil homme qui depuis ton jeune âge t'a servi de père et qui avait coutume de faire cadeau d'un petit carquois... »

Quand ensuite l'ombre de Darius, qui, à la différence du vieillard, ne connaît pas les faits, s'enquiert de la campagne de Xerxès, Eschyle met dans la bouche de la reine et de l'ombre ce dialogue (AESCH. *Pers.* 722-725) :

BA. Μηχαναῖς ἔξευξεν Ἑλλης πορθμόν, ὥστ' ἔχειν πόρον.
ΔΑ. Καὶ τόδ' ἐξέπραξεν, ὥστε Βόσπορον κλῆσαι μέγαν ;
BA. Ὡδ' ἔχει γνῶμης δέ ποῦ τις δαιμόνων ξυνήσατο.
ΔΑ. Φεῦ, μέγας τις ἦλθε δαίμων, ὥστε μὴ φρονεῖν καλῶς.

« LA REINE – Il a jeté ses engins comme un joug sur le détroit d'Hellé pour se faire un passage. DARIUS – Il a été jusque-là ! Fermer le grand Bosphore ! LA REINE – Un dieu sans doute avait touché son esprit. DARIUS – Hélas ! Terrible dieu pour avoir à ce point affaibli sa raison ! » [trad. P. Mazon modifiée].

En introduisant à la fois le thème de la démesure, de la folie et de la vengeance divine, l'ombre du Roi prépare l'essentiel de ce qui sera son propos et qui se développe dans un passage dont il ne peut guère faire de doutes que Claudien s'est souvenu. En effet il y a trop d'échos entre les paroles de l'ombre de Darius et celles du vieillard pour que la coïncidence soit fortuite ; ainsi Alaric a été perdu par sa jeunesse (CLAVD. 26 [*Get.*], 497 : *quoniam calidae rapuit te flamma iuuentae* ≈ AESCH. *Pers.* 744 : Παῖς δ' ἐμὸς τάδ' οὐ κατειδὼς ἦνυσεν νέῳ θράσει⁴⁹), il n'a pas tenu compte des propos du vieillard comme Xerxès des avertissements de son père (CLAVD. 26 [*Get.*], 496 : *Saepe quidem frustra monui* ≈ AESCH. *Pers.* 782-783 : Ξέρξης δ' ἐμὸς παῖς ὢν νέος νέα φρονεῖ, / κοῦ μνημονεῦει τὰς ἐμὰς ἐπιστολάς⁵⁰), il a voulu posséder plus que ce qui était permis (CLAVD. 26 [*Get.*], 502-504 : *Ne noua praedari cupiens et parta reponas / Pastorique lupus scelerum delicta priorum / Intra saepta luas.* ≈ AESCH. *Pers.* 824-826 : μηδέ τις / ὑπερφρονήσας τὸν παρόντα δαίμονα / ἄλλων ἐρασθεῖς

⁴⁸ Ces éléments pourraient être rattachés à une topique épique, qui, depuis Nestor, impose des figures de vieux conseillers vertueux. Quant à la réponse d'Alaric et à son appui sur la prophétie, on lira avec profit l'analyse de Delphine Meunier « qui peut comprendre une prophétie » (*Claudien*, p. 222 et suiv.).

⁴⁹ « Puisque t'a emporté la flamme de la bouillonnante jeunesse » ≈ « c'est mon fils qui, sans comprendre, a fait cela dans sa jeune imprudence ». Voir également la citation suivante.

⁵⁰ « Souvent je l'ai averti en vain » ≈ « mon fils Xerxès, jeune, pense en jeune homme et oublie mes avis ».

ὄλβον ἐκχέη μέγαν⁵¹) et les dieux qu'il a outragés vont se déclarer contre lui, comme ils se sont déclarés contre Xerxès (CLAVD. 26 [Get.], 508-511 : *referunt si uera parentes, / Hanc urbem insano nullus qui Marte petiuit / Laetatus uiolasse redit ; nec numina sedem / Destituunt: iactata procul dicuntur in hostem / Fulmina diuinique uolant pro moenibus ignes, / Seu caelum seu Roma tonat* ≈ AESCH. Pers. 790-793 : Εἰ μὴ στρατεύοισθ' ἐς τὸν Ἑλλήνων τόπον, / μηδ' εἰ στράτευμα πλεῖον τὸ Μηδικόν. / Αὐτὴ γὰρ ἡ γῆ ξύμμαχος κείνοις πέλει⁵²), car les deux ont osé mettre à l'épreuve leur puissance. Enfin, pour Alaric comme pour Xerxès, le désastre est inouï et surpasse tous les désastres passés (CLAVD. 26 [Get.], 491-492 : *numquam Mauors adeo constrinxit in artum / Res, Alarice, tuas* ≈ AESCH. Pers. 760-763 : οἶον οὐδέπω / τόδ' ἄστν Σούσων ἐξεκείνωσεν πεσόν, / ἐξ οὔτε τιμὴν Ζεὺς ἄναξ τήνδ' ὤπασεν, / ἔν' ἄνδρ' ἀπάσης Ἀσίδος μηλοτρόφου / ταγεῖν⁵³).

On notera cependant des différences fondamentales, qui, encore une fois, condamnent Alaric à être pire que Xerxès : le Roi, disent les autres personnages, a été victime de mauvais conseillers⁵⁴ ; Alaric, lui, a un excellent conseiller et se permet de l'insulter⁵⁵, tout en se fiant aux oracles⁵⁶, grave erreur qu'il aurait évitée s'il avait écouté à la fois son conseiller et surtout le vieux Roi des Rois qui disait en ouverture de son discours (AESCH. Pers. 739) : Φεῦ, ταχεῖά γ' ἦλθε χρησμῶν πρᾶξις⁵⁷. Surtout Alaric, à la différence de Xerxès, est averti avant l'événement, avant d'être totalement anéanti, et il pourrait donc détourner le châtement de sa tête, mais il n'en fait rien, aveuglé qu'il est par sa démesure, s'attirant ce commentaire définitif du poète (551-554) :

attollunt uanos oracula fastus.
O semper tacita sortes ambage malignae
Euentuque patens et nescia uatibus ipsis
Veri sera fides !

« Les orgueils vains s'enflent d'oracles. Oh ! sorts qui toujours, sous de muets secrets, cachez votre malice, connaissance trop tardive de la vérité qui se révèle par l'issue et demeure inconnue des devins eux-mêmes ! ».

Ainsi, si, comme nous le pensons, on peut lire l'intervention du vieux Goth à la lumière de celle de l'ombre de Darius et si le modèle d'Alaric est en grande partie le Roi des Rois déchu, on comprend aisément, comme un élément de généricité tragique plus qu'épique, la présence du thème du châtement divin dans les deux textes.

De fait, avant même que le vieux Goth ne prenne la parole et au-delà de la scène de la prophétie mal comprise par Alaric, le poète rappelle à des moments-clés l'existence de cette justice divine qui fait peser sur le personnage tout son poids tragique. Tout le

⁵¹ « Ne va pas en désirant encore plus de butin, perdre ce que tu as déjà acquis, et, toi qui es un loup, payer au berger enfermé dans son enclos le prix de tes crimes passés » ≈ « qu'aucun de vous n'aille, méprisant son destin pour en convoiter d'autres, faire crouler un immense bonheur ».

⁵² « Si ce que disent nos pères est vrai, cette ville, nul de ceux qui d'un travail dément de Mars l'ont attaquée, n'en est revenu heureux de l'avoir outragée ; et les puissances divines ne rabaissent pas leur séjour ; de loin, dit-on, ils lancent contre l'ennemi des éclairs, et divins sont les feux qui volent pour protéger ses remparts, que ce soit le ciel ou Roma qui tonne » ≈ (en réponse à la question comment éviter qu'un tel drame se reproduise) « en ne portant plus la guerre sur la terre grecque, l'armée des Mèdes fût-elle encore plus forte : le sol lui-même se fait leur allié ».

⁵³ « Jamais Mauors n'a réduit à une telle extrémité ta situation, Alaric » ≈ [désastre] qui a vidé cette cité de Suse comme aucun de ceux qui se sont abattus sur elle, depuis le jour où sire Zeus a accordé à un seul homme le privilège de commander à toute l'Asie nourricière de brebis ».

⁵⁴ AESCH. Pers. 753-760.

⁵⁵ CLAVD. 26 [Get.], 521-523.

⁵⁶ CLAVD. 26 [Get.], 544-549.

⁵⁷ « Ah ! Elle est vite venue, la réalisation des oracles ».

dispositif est en effet explicitement présenté au début des *Gètes*, et Claudien n'a plus ensuite qu'à le développer dans le poème et à l'amplifier avec son *Panegyrique* (CLAVD. 26 [*Get.*], 77-89) :

Aspice, Roma, tuum iam uertice celsior hostem,
Aspice quam rarum referens inglorius agmen
Italia detrusus eat quantumque priori
Dissimilis, qui cuncta sibi cessura ruenti
Pollicitus patrii numen iurauerat Histri
Non nisi calcatis loricam ponere rostris.
O rerum fatique uices ! qui foeda parabat
Romanas ad stupra nurus, sua pignora uidit
Coniugibus permixta trahi ; qui mente profundas
Hauserat urbis opes, ultro uictoribus ipse
Praeda fuit ; nostri quondam qui militis auro
Adgressus temptare fidem, desertus ab omni
Gente sua manibusque redit truncatus et armis.

« Regarde, Rome, relève la tête, ton ennemi, regarde combien sans gloire ramenat avec lui une maigre troupe, il s'en va, chassé d'Italie, combien il ne ressemble plus à celui qu'il était : il avait promis que tout cèderait devant son impétuosité, il l'avait juré à la puissance divine de l'Hister dans sa patrie, il ne déposerait pas la cuirasse avant d'avoir foulé aux pieds les rostres. Oh renversement de situation et de destin ! Celui qui vouait de jeunes Romaines à son stupre, il a vu sa descendance mêlée à ses femmes entraînée en captivité ; celui qui, en pensée, avait bu à grands traits jusqu'au fond la richesse des villes, le voici qui a été de lui-même une proie pour ses vainqueurs ; celui qui naguère tentait de corrompre la loyauté de notre soldat par son or, abandonné de tout son peuple, il s'en retourne mutilé de ses troupes et de ses armes ».

Outre un désormais attendu écho des *Perses* dans le thème du départ et du retour, avec au centre le renversement complet de la puissance, Claudien construit ici le parcours du Goth comme celui d'une totale humiliation voulue par le destin, et il n'est pas sans importance qu'il reprenne ce thème en clôture de son poème pour tirer la leçon qu'Alaric devrait tirer de son échec (CLAVD. 26 [*Get.*], 631-634) :

Sed dea quae nimiis obstat Rhamnusia uotis
Ingemuit flexitque rotam : domat aspera uictos
Pauperies, unoque die Romana rependit
Quidquid ter denis acies amisimus annis.

« Mais la déesse de Rhamnonte qui se dresse contre les désirs hybristiques, a gémi et fait tourner sa roue : la terrible pauvreté dompte les vaincus et un seul jour a suffi pour rembourser à Rome ce que nous avons perdu de forces en trente ans ».

Les deux textes se complètent : ce qui apparaissait au début comme un renversement tragique qui programmait la narration, en indiquant comment la situation actuelle invitait à lire les actes d'Alaric, devient ici une explication à la fois plus large et plus précise : la fortune des puissants apparaît comme soumise à l'œil impitoyable de Némésis, la déesse de Rhamnonte, ce qui constitue un élargissement de la perspective, et l'épopée manquée d'Alaric est conçue comme une vengeance pour tout ce que les Goths ont fait subir à Rome depuis Andrinople, ce qui précise le sens de l'épisode. Cet appel, unique dans tout Claudien, à Némésis peut, à notre sens, à la fois expliquer et accréditer le choix du modèle des *Perses* pour peindre Alaric. En effet, c'est elle qu'Ausone, poète sans nul doute bien connu de l'auditoire de Claudien⁵⁸, convoque

⁵⁸ Il est bien possible que l'auditoire occidental de Claudien ne connaisse pas le détail de la pièce d'Eschyle, et que les allusions du poète fonctionnent avant tout pour lui-même et une petite partie de

pour expliquer l'effondrement des Perses, dans un passage dont notre poète imite évidemment les premiers vers⁵⁹ (AVSON. *epist.* 24 Green 43-49) :

Grande aliquod uerbum nimirum diximus, ut se
Inferret nimiis uindex Rhamnusia uotis :
Arsacidae ut quondam regis non laeta triumphis
Grandia uerba premens ultrix dea Medica belli
Sistere Cecropidum in terris monumenta paranti
Obstitit et Graio iam iam figenda tropaeo
Vltro etiam uictis Nemesis stetit Attica Persis.

« Nous avons prononcé un bien trop grand mot : la vengeresse de Rhamnonte pourrait se porter contre nos vœux hybristiques ; comme jadis elle ne fut pas heureuse des triomphes du roi Arsacide et, déesse vengeresse, elle lui fit ravalier ses grands mots, et, comme il s'apprêtait à placer sur la terre des Cécropides un monument guerrier à la gloire des Mèdes, elle fit obstacle et dans le même instant où elle allait être fixée sur le trophée contre les Grecs, elle se dressa Némésis l'Athénienne pour la dérouté des Perses ».

Même s'il s'agit ici de faits qui sont traditionnellement liés à la bataille de Marathon et non au sujet des *Perses*⁶⁰, les parallèles sont évidents : Alaric reproduit dans les temps modernes l'*hybris* du/des roi(s) perse(s), et Rome, nouvelle Athènes, est protégée par la juste déesse qui inverse le cours de la Fortune pour punir les orgueilleux. Claudien peut alors utiliser cette image de la *superbia* châtiée d'Alaric dans son *Panegyrique* comme un marqueur pour renvoyer à sa propre élaboration du personnage dans les *Gètes*, avec en creux l'image prise aux *Perses*⁶¹ (CLAVD. 28 [6 *Honor.*], 127-136) :

Iam Pollentini tenuatus funere campi
Concessaque sibi (rerum sic admonet usus)
Luce, tot amissis sociis atque omnibus una
Direptis opibus, Latio discedere iussus
Hostis et immensi reuolutus culmine fati
Turpe retexit iter

« Dès lors, affaibli par le désastre subi sur la plaine de Pollentia, et alors qu'on lui avait fait grâce du jour (ce que conseille l'utilité), après avoir perdu tant de compagnons et s'être vu en un jour arraché tant de richesses, ennemi sommé de quitter le Latium, tombé des sommets d'un destin sans borne, il parcourut à l'envers un chemin de honte ».

Pour bien faire saisir l'allusion, Claudien enchaîne avec une comparaison particulièrement parlante, dans la mesure où elle synthétise à merveille ce qui fait qu'Alaric est un nouveau Xerxès, mais ce qui fait aussi qu'il est bien pire que le Perse (132-140) :

qualis piratica puppis,
Quae cunctis infensa fretis scelerumque referta

ses auditeurs, mais tout le monde, parmi les lettrés, connaît « en gros » l'histoire, comme le montre le résumé qu'en donne le poète bordelais.

⁵⁹ *Nimiis uindex Rhamnusia uotis* d'Ausone ne peut pas ne pas être la source de *nimiis obstat Rhamnusia uotis* de Claudien. On notera chez Ausone *obstitit* quelques vers plus loin. Le parallèle a été noté par Charlet dans Claudien, *Œuvres. Tome III*.

⁶⁰ Sur cette statue, voir PAVS. *Attic.* 33, 2-3 ; cf. PLIN. *Nat.* 36, 17, qui n'y voit pas l'œuvre de Phidias, mais de l'un de ses élèves. Sur ce temple et la déesse, voir M. M. Miles, « A Reconstruction of the Temple of Nemesis at Rhamnous », *Hesperia*, 58, 2, 1989, p. 133-249 en particulier p. 137-138 et Pausanias, *Description de la Grèce I*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 239-240.

⁶¹ On notera l'idée du chemin que le chef refait à l'envers dans la solitude et la souffrance, la perte de tous ses compagnons, et la mention *una* qui rappelle l'événement de Salamine : Pollentia est bien la Salamine d'Alaric.

Diuitiis multasque diu populata carinas
 Incidit in magnam bellatricemque triremim,
 Dum praedam de more putat ; uiduataque caesis
 Remigibus, scissis uelorum debilis alis,
 Orba gubernaculis, antennis saucia fractis
 Ludibrium pelagi uento iactatur et unda,
 Vastato tandem poenas luitura profundo

« on dirait un navire de pirate, qui, détesté sur toutes les mers, et plein des richesses de ses crimes quand il a pillé de nombreux bateaux, tombe sur une grande trirème parée pour la guerre, en pensant qu'il s'agit comme de coutume d'une proie ; la voilà privée de ses rames brisées, affaiblie par la déchirure des ailes de ses voiles, privée de son gouvernail, blessée dans la rupture de ses antennes : elle est ballotée, jouet de la mer par le vent et la vague, et pour finir elle va expier et être punie par l'abîme même qu'elle a dévasté ».

L'image de la bataille navale (qui en réalité n'en est pas une) sert à marquer toute la différence : Alaric n'est pas un chef de guerre respectable dans son malheur, c'est un bandit⁶² qui a vécu de rapines et de crimes jusqu'à ce qu'il tombe sur plus fort que lui et soit lamentablement écrasé pour finir puni par l'élément même qu'il croyait contrôler, ici la mer, image de l'Italie.

À ce point, la construction du personnage à partir du modèle de Xerxès est sans doute arrivée à son terme : Alaric n'est pas digne de la geste tragique du Roi des Rois, car il n'est pas vraiment un chef légitime ou un général, mais un brigand, une sorte d'incarnation du mal, qui va emprunter à d'autres figures, dont Hannibal et Spartacus, les traits qui vont achever de le (dé)figurer. Mais avant de les examiner, notons un dernier point concernant le recours aux *Perses*. Claudien sait parfaitement que la tragédie d'Eschyle représente le point de vue athénien, donc celui des vainqueurs et que l'écrasement du Roi témoigne à la fois de la grandeur militaire d'Athènes et de sa divine protection, et le point de vue qu'il adopte est évidemment strictement le même : l'écrasement supposé du Goth est vu du point de vue du vainqueur, Rome, et témoigne à la fois de l'excellence militaire de la cité et de son maître des milices, et de la divine protection qui lui est généreusement accordée. Tout cela sera évidemment essentiel dans l'appréciation finale du personnage du Goth.

2.3. Alaric, nouvel Hannibal ou nouveau Spartacus ? Un effondrement calculé du modèle tragique ?

Le rapprochement entre Alaric, Hannibal et Spartacus est explicitement réalisé dans une longue *synkrisis* de la *Guerre contre les Gètes* (147-159) :

Et prope ter senas Itali per graminis herbas
 Massylus Poeno sonipes uastante cucurrit
 Hannibalemque senem uix ad sua reppulit arua
 Vindex sera patrum post bellum nata iuuentus.
 Hic celer effecit, bruma ne longior una
 Esset hiems rerum, primis sed mensibus aestas
 Temperiem caelo pariter belloque referret.
 Sed quid ego Hannibalem contra Pyrrhumque tot annis
 Certatum memorem, uilis cum Spartacus omne
 Per latus Italiae ferro bacchatus et igni
 Consulibusque palam totiens congressus inertes
 Exuerit castris dominos et strage pudenda

⁶² Sur l'image du bandit Alaric, voir M. Dewar dans Claudien, *Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti, ad loc* qui propose de nombreux parallèles dans la littérature antérieure et chez Claudien lui-même. Sur la valeur politique du thème du pirate, voir ci-dessous.

Fuderit imbelles aquilas seruilibus armis ?

« et ce fut presque pendant dix-huit pousses d’herbe dans les prés italiens que le coursier massyle courut tandis que le Punique semait la dévastation, et c’est un Hannibal vieilli qu’avec peine repoussa vers ses terres une jeunesse vengeresse de ses pères née bien tard après la guerre. Notre héros, lui, réussit rapidement, évitant que le mauvais temps ne dure plus qu’un hiver et faisant que dès ses premiers mois l’été ramène en même temps l’apaisement du ciel et de la guerre. Mais à quoi bon rappeler Hannibal et Pyrrhus contre qui on combattit tant d’années, alors que Spartacus, ce vil esclave, se déchaîna dans le flanc de l’Italie avec le fer et le feu, en vint aux prises ouvertement avec tant de consuls, chassa de leur camp des maîtres qui ne faisaient rien et dans un désastre honteux renversa des aigles remplis de lâcheté sous ses armes d’esclave ».

Hannibal est l’un des personnages auxquels Claudien a le plus volontiers recours lorsqu’il veut stigmatiser les ennemis de Rome⁶³. Avec Gildon, le comte d’Afrique révolté, il avait toute facilité de jouer sur cette comparaison pour transformer un haut fonctionnaire romain en Africain barbare mal dégrossi et assoiffé de sang romain⁶⁴. Ici le rapprochement est moins évident. Certes, les deux personnages ont franchi les Alpes et menacé l’Italie du Nord, mais en réalité le parallèle repose sur un autre élément complémentaire de cette notation géographique : « Alaric, like Hannibal, invaded Italy via the Alps and, secondly, [...] Alaric, again like the Carthaginian general, had sworn to take and destroy the city of Rome itself but was thwarted in this purpose by the will of Heaven⁶⁵ ».

La traversée des Alpes constitue évidemment l’exploit fondateur pour le Goth en Italie (comme ce l’avait été pour le Punique). Alaric d’ailleurs ne manque pas de s’en gargariser comme d’un signe de sa divine prospérité⁶⁶. Mais il est relayé cette fois par Claudien qui souligne le danger de cette arrivée inopinée par le nord et de la panique qu’elle provoque dans un empire où le souvenir du Punique, même si les faits sont anciens, demeure vivace (nourri en grande partie d’ailleurs par la tradition littéraire⁶⁷). Or, premier élément important, le lieu même où s’exerce la vantardise du Goth est celui qui causera sa perte (CLAVD. 26 [*Get.*], 194-196) :

Tandem supplicium cunctis pro montibus Alpes
Exegere Getas ; tandem tot flumina uictor
Vindicat Eridanus.

« Pour finir, la punition pour toutes les autres montagnes, ce sont les Alpes qui l’imposèrent aux Gètes ; pour finir, ce fut l’Éridan vainqueur qui vengea tant de fleuves ».

⁶³ Voir sur ce point M. Dewar, « Hannibal and Alaric in the Later Poems of Claudian », dont nous reprenons et parfois discutons les analyses dans ce qui suit, à la lumière de ce que nous avons déjà montré. Celui-ci rappelle à juste titre cette formule particulièrement heureuse de A. Cameron, *Claudian*, p. 336-337 : « Anyone who has given the countless historical allusions in Claudian’s work (especially his later works?) more than passing attention will have recognized at once that his interest in the past is not historical at all, but rhetorical. For Claudian, the great Roman heroes are personifications of virtue, quoted solely to illustrate that virtue. He uses history exclusively to “point a moral or adorn a tale” ».

⁶⁴ M. Dewar, « Hannibal and Alaric in the later poems of Claudian », p. 350.

⁶⁵ M. Dewar, « Hannibal and Alaric in the later poems of Claudian », p. 350.

⁶⁶ CLAUD. 26 [*Get.*], 531-533.

⁶⁷ Ainsi en CLAUD. 26 [*Get.*], 197-200. On observera ici que la rumeur de la prise de la Ville fait le chemin inverse de celui pris par Hannibal qui, après avoir traversé la mer, avait franchi les Pyrénées et parcouru le sud de la Gaule avec son armée. Encore un exemple parlant d’inversion d’itinéraire, cette fois de la peur de Rome qui amplifie la menace d’Alaric en en faisant une reproduction de celle d’Hannibal.

Cet élément est clairement incompatible avec la geste d'Hannibal, vaincu définitivement sur le sol africain, mais prend tout son sens dans la logique de réécriture des *Perses* que nous avons mise en évidence : Alaric s'est vu comme le nouvel Hannibal, il n'est en réalité qu'un fou qui sera puni par le lieu même de son *hybris*. Comme Xerxès, qui avait fait fouetter la mer⁶⁸, est vaincu sur mer, Alaric, qui a cru humilier les Alpes, est vaincu par elles. Il n'a donc rien d'un nouvel Hannibal, comme le montre d'ailleurs, dans la *synkrisis* que nous citions en commençant cette sous-partie, la rapidité avec laquelle Stilicon s'en défait, bien loin des longues années de lutte nécessaires pour se débarrasser du Punique⁶⁹. S'il échoue à être Xerxès, il échoue également à être Hannibal, et, déjà chassé de la galerie des héros de la tragédie, il est maintenant renvoyé aux oubliettes de l'Histoire, comme un pauvre aventurier que la bravoure des héros romains et la force des dieux de la cité n'ont eu aucun mal à écraser.

Quel sens donner alors à la présence d'Hannibal aux côtés de Xerxès dans la construction de la figure du Goth ? Michael Dewar⁷⁰ attire à très juste titre l'attention sur la question du très hypothétique (et probablement totalement fictif) serment fait par Alaric de détruire Rome (CLAVD. 26 [Get.], 78-82)⁷¹ :

Aspice quam rarum referens inglorius agmen
Italia detrusus eat quantumque priori
Dissimilis, qui cuncta sibi cessura ruenti
Pollicitus patrii numen iurauerat Histri
Non nisi calcatis loricam ponere rostris.

« regarde quelle troupe clairsemée, frustrée de gloire il ramène quittant l'Italie d'où il a été chassé, lui qui, en promettant que tout céderait devant son assaut, avait juré devant le dieu de l'Hister dans sa patrie qu'il ne déposerait pas sa cuirasse avant d'avoir foulé de ses pieds les rostres ».

Selon Dewar, et c'est indéniable, le serment vise ici à réactiver clairement la figure d'Hannibal derrière le chef goth, et cela peut pour une bonne part expliquer le choix par Claudien d'inventer cet épisode. Mais, si l'on revient à l'image structurante des *Perses* comme modèle principal de la figure du Goth, le serment peut prendre un autre sens : dans la tragédie, c'est la volonté teintée de jalousie d'égaliser les exploits de son père (volonté attisée par ses mauvais conseillers) qui pousse Xerxès à attaquer la Grèce (*Pers.* 753-758) :

Ταῦτά τοι κακοῖς ὀμιλῶν ἀνδράσιν διδάσκεται
θούριος Ξέρξης· λέγουσι δ' ὡς σὺ μὲν μέγαν τέκνοιο
πλοῦτον ἐκτήσω ξὺν αἰχμῇ, τὸν δ' ἀνανδρίας ὕπο
ἔνδοσιν αἰχμάζειν, πατρῶον δ' ὄλβον οὐδὲν ἀξάνειν·
τοιάδ' ἐξ ἀνδρῶν ὄνειδη πολλάκις κλύων κακῶν
τήνδ' ἐβούλευσεν κέλευθον καὶ στρατεύμ' ἐφ' Ἑλλάδα.

« c'étaient les leçons qu'au contact des méchants recevait le fougueux Xerxès. On lui répétait que tu avais à la guerre conquis pour tes enfants une immense fortune, tandis que lui, lâchement, guerroyait en chambre, sans chercher à accroître la prospérité paternelle. À entendre sans cesse les

⁶⁸ HDT *hist.* 7, 34-35.

⁶⁹ En revanche, il est aisé de voir que cet élément le rapproche de Xerxès dont un jour a suffi à la perte : le messager indique en effet que la puissance perse a péri ἐν μιᾷ πληγῇ (*Pers.* 251).

⁷⁰ M. Dewar, « Hannibal and Alaric in the Later Poems of Claudian », p. 353. Le fait que seul Prudence rapporte cette histoire de serment ne montre qu'une chose : le poète chrétien, qui réfute évidemment l'explication toute païenne de Claudien, se fonde sur ce qui est devenu la « vérité officielle », autrement dit ce que Claudien a dit dans la *Guerre contre les Gètes*.

⁷¹ Sur ce serment, voir M. Dewar, « Hannibal and Alaric in the Later Poems of Claudian », en particulier p. 353-356.

sarcasmes de ces méchants il a conçu l'idée de cette expédition, d'une campagne contre la Grèce ».

Le serment prend alors un autre aspect, qui montre comment Claudien fait fusionner la vision d'Alaric/Hannibal raté avec celle d'Alaric/Xerxès raté. Dans toutes les traditions du serment d'Hannibal, celui-ci prête serment devant son père Hamilcar⁷² ; or Claudien souligne ici que ce n'est pas à son père qu'Alaric prête serment, mais à la « puissance divine » du fleuve *patrius*. Le choix de l'adjectif ici nous paraît clairement faire signe vers le *πατρῶον δ' ὄλβον* eschyléen. De ce fait, la fusion entre les deux personnages s'opère d'une manière qui confirme totalement, pensons-nous, ce que nous avons essayé de montrer de l'influence décisive de la tragédie sur la construction du personnage : comme Hannibal, certes, et conformément aux attentes du public avec une telle identification, Alaric prête un serment de détruire Rome, mais cette décision, et c'est ici qu'intervient l'ombre des *Perses*, n'est guidée ni par la demande expresse du père, ni par l'intervention de mauvais conseillers ; elle n'a donc pour excuse ni la *pietas*, ni l'aveuglement involontaire. Alaric choisit délibérément de prêter ce serment, par pure *hybris* et donc il porte la totale responsabilité de ses actes et de son échec.

C'est à partir de cet élément divergent que va se construire le renforcement de la figure de Xerxès par celle d'Hannibal dans la suite des développements mettant en scène le Punique.

Ce serment propose également en creux une image terrifiante de ce qu'aurait été la vision d'un *Alaricus ad portas*, inspirée évidemment du thème bien connu de la geste d'Hannibal, alors qu'absolument rien dans ce que nous pouvons savoir des plans du Goth n'indique qu'il ait désiré atteindre Rome, son but réel étant sans doute d'assiéger Honorius dans Milan et de le contraindre à négocier avec lui. Dewar⁷³ rapporte à juste titre ce thème à celui des éclairs qui repoussent le Punique à la Porte Capène⁷⁴, thème que Claudien utilise dans le discours du vieux Goth pour souligner combien il est dangereux de s'attaquer à Rome. Mais la ressemblance s'arrête là, car le vieux Goth met en garde Alaric *avant* que les événements ne se produisent, pour détourner le chef de son dessein (CLAVD. 26 [*Get.*], 509-511) :

iactata procul dicuntur in hostem
Fulmina diuinique uolant pro moenibus ignes,
Seu caelum seu Roma tonat.

« Lancées de loin, dit-on, contre l'ennemi, des foudres et des feux divins
volent pour défendre ses remparts, que ce soit le ciel qui tonne ou la déesse
Rome ».

Il ne s'agit donc pas tant d'identifier Alaric et Hannibal que de montrer ce qui sépare les deux figures dans leur *hybris* même. Alaric a été largement averti, il sait très exactement à quoi il doit s'attendre, mais n'en tient aucun compte : il s'attaque à une cité que défendent son territoire, ses dieux et son héros, alors même que tous les signes lui sont contraires, sauf ceux qu'il exploite de travers. On peut donc alors dire que l'image d'Hannibal construit l'illusion de la toute-puissance chez un personnage qui, comme Xerxès, est voué à l'anéantissement par les dieux.

Un élément ici n'a peut-être pas été suffisamment remarqué, ce sont les derniers mots

⁷² Voir par exemple LIV. 21, 4 ; NEP. *Hann.* 2, 3 ; VAL. MAX. 9, 3, ext. 3 ; SIL. 1, 114-115 cités par M. Dewar, « Hannibal and Alaric in the Later Poems of Claudian », p. 355.

⁷³ M. Dewar, « Hannibal and Alaric in the Later Poems of Claudian », p. 354-355.

⁷⁴ LIV. 26, 11, 2-4 ; SIL. 12, 605-629 ; repris par Prudence en *c. Symm.* 2, 684-686, qui critique clairement l'idée d'attribuer aux faux dieux du paganisme la protection de la cité (ce que fait explicitement Claudien) et de faire aux chrétiens le procès de se priver de ce secours.

de la *Guerre contre les Gètes*, l'inscription portée sur le trophée érigé par Stilicon (CLAVD. 26 [*Get.*], 645-647) :

Hic Cimbro fortisque Getas, Stilichone peremptos
Et Mario claris ducibus, tegit Itala tellus.
Discite uesanae Romam non temnere gentes.

Le dernier vers est ici particulièrement intéressant, car il scelle, selon nous, un dernier écho avec la tragédie qui donne son sens à toute la construction ; en effet, l'ombre de Darius, devant l'ampleur du désastre, formule un conseil qui n'est pas sans présenter un rapport étroit avec ce que nous lisons ici (*Pers.* 823-826) :

Τοιαῦθ' ὀρῶντες τῶνδε τὰπιτίμια
μέμνησθ' Ἀθηνῶν Ἑλλάδος τε, μηδὲ τις
ὑπερφρονήσας τὸν παρόντα δαίμονα
ἄλλων ἐρασθεὶς ὄλβον ἐκχέη μέγαν.

« Gardez ce châtement sans cesse devant les yeux ; souvenez-vous d'Athènes et de la Grèce, et qu'aucun de vous n'aille, méprisant son destin pour en convoiter d'autres, faire crouler un immense bonheur ».

Ainsi, on voit parfaitement comment se construit l'image d'Alaric : le modèle principal du chef goth est bien le roi perse écrasé par la puissante Athènes et la force secourable des dieux, mais cette image vient se rencontrer avec celle, plus familière sans doute aux Romains, de la menace punique, sans que jamais cette figure prenne le pas sur la figure tragique. Alaric est un avatar raté de Xerxès qui a tenté une aventure historiquement proche de celle d'Hannibal, mais s'est heurté à bien plus puissant que lui. En même temps, la qualification morale, particulièrement négative, que le chef goth retire de l'incapacité où il est à égaler des modèles prestigieux malgré leur échec, tend à souligner qu'Alaric n'est pas un héros, mais un misérable qui se prend pour un héros et dont peut-être la figure historique la plus proche serait l'esclave révolté contre ses maîtres, Spartacus, à qui il était comparé dans le texte que nous citons en ouverture de ce développement.

Mais à ce point apparaît une difficulté : si Alaric est présenté ainsi comme un fou empli de démesure, dont l'entreprise était vouée à l'échec dès le début par la justice divine, n'est-ce pas dévaloriser Stilicon et l'action même des Romains ? Certes, la victoire a été totale et foudroyante (selon le poète), mais finalement l'adversaire était-il à la mesure du héros qui l'affrontait : finalement ne peut-on pas dire de Stilicon qu'« à vaincre sans péril, [il] triomphe sans gloire » ?

3. L'Alaric de Claudien, « idiot utile » de Stilicon ?

3.1. *Héros tragique ou vil esclave révolté, les ambiguïtés du personnage*

Dans l'évocation d'Hannibal que nous citons un peu plus haut, c'est sans doute finalement la mention finale de Spartacus qui donne la clé ultime de la représentation du chef goth⁷⁵. Claudien consacre en effet autant de vers (6) l'évocation de Spartacus qu'au souvenir d'Hannibal, et il indique lui-même que la figure de Spartacus est plus pertinente que celle d'Hannibal (CLAVD. 26 [*Get.*], 154-159)⁷⁶ :

⁷⁵ Même si l'article est très ancien, des analyses intéressantes de la présence des héros romains dans les poèmes de Claudien se trouvent dans C. H. Moore, « Rome's Heroic Past in the Poems of Claudian », *The Classical Journal*, 6, 3, 1910, p. 108-115.

⁷⁶ La figure de Spartacus n'est pas une figure très récurrente chez Claudien. L'esclave révolté n'est nommé, pour préciser qu'il n'était que quantité négligeable comparé à Rufin, qu'en CLAVD. 3 [*Ruf.* 1], 255-256. Le personnage est d'ailleurs rarement nommé en poésie (deux attestations chez Horace et une chez Lucain) ; le choix du personnage et de le nommer est donc de la part de Claudien un choix fort, et non la simple continuation d'un catalogue qu'il aurait trouvé chez d'autres auteurs. Même si Horace inclut l'esclave dans un catalogue qui rappelle celui de Claudien (HORAT. *epod.* 16, 1-8), le

Sed quid ego Hannibalem contra Pyrrhumque tot annis
Certatum memorem, uilis cum Spartacus omne
Per latus Italiae ferro bacchatus et igni
Consulibusque palam totiens congressus inertes
Exuerit castris dominos et strage pudenda
Fuderit imbelles aquilas seruilibus armis ?

«Mais à quoi bon rappeler Hannibal et Pyrrhus contre qui on combattit tant d'années, alors que Spartacus, ce vil esclave, se déchaîna dans le flanc de l'Italie avec le fer et le feu, en vint aux prises ouvertement avec tant de consuls, chassa de leur camp des maîtres qui ne faisaient rien et dans un désastre honteux renversa des aigles remplis de lâcheté sous ses armes d'esclave ?».

Cette image de l'esclave révolté qui désigne Alaric ne peut être dissociée de celle des barbares qui ravagent *Vindelicos saltus et Norica rura*, en pensant qu'ils n'ont plus de maître (CLAVD. 26 [Get.], 366-373) :

Ac ueluti famuli, mendax quos mortis erilis
Nuntius in luxum falso rumore resoluit,
Dum marcent epulis atque inter uina chorosque
Persultat uacuis effrena licentia tectis,
Si reducem dominum sors improuisa reuexit,
Haerent attoniti libertatemque perosus
Conscia seruilis praecordia concutit horror :
Sic ducis aspectu cuncti stupere rebelles

« mais de même des serviteurs, que la trompeuse nouvelle de la mort du maître, un faux bruit, a conduits à se relâcher dans la luxure, tandis qu'ils languissent sous l'effet de la bonne chère et qu'au milieu du vin et des chansons une licence effrénée se déchaîne dans la maison vide, si un sort imprévu ramène le maître, s'il est de retour, ils demeurent interdits et, détestant leur liberté, la terreur frappe leur cœur d'esclave pris de culpabilité, de même à la vue du chef, tous les rebelles furent frappés de stupeur⁷⁷ ».

Le lien entre ces deux passages est évident : les barbares matés par Stilicon, puis enrôlés par lui pour combattre Alaric⁷⁸, représentent en creux le destin qui attend nécessairement le Goth, car il est impossible qu'un barbare puisse dicter sa loi à Rome. Ainsi, le poète et Stilicon rappellent-ils tous les deux qu'il est inscrit dans la volonté des dieux et dans l'essence même du *nomen Romanum* que la puissance romaine asservisse les barbares et que tout ennemi étranger qui s'attaque à elle soit annihilé. C'est le sens que le poète donne au prodige des mains, lorsqu'il entreprend de corriger l'interprétation vulgaire qui avait conduit à la panique (CLAVD. 26 [Get.], 258-261) :

Scrutari si uera uelis, fera nuntia Martis
Ora sub Augusti casurum prodidit hostem,

développement important autour du nom ne dépend pas du poète augustéen.

⁷⁷ Jean-Louis Charlet, à propos de cette comparaison (Claudien, *Œuvres. Tome III*, p. 353-354), fait très justement remarquer que la similitude de cet exemple avec des passages évangéliques ne doit nullement faire penser à une allusion voulue de Claudien au christianisme, même si certains de ses auditeurs ont pu l'entendre ainsi. Le souvenir qu'il propose d'une situation de comédie comme dans la *Mostellaria* de Plaute est bien plus pertinent en contexte, surtout si on le compare avec la construction tragique du personnage d'Alaric : les barbares peuvent se voir en héros de tragédie, ils ne sont que des esclaves de comédie.

⁷⁸ Selon Claudien, la seule voix du général a suffi à leur faire honte et à les faire rentrer dans le droit chemin. Tout porte à croire que Stilicon a négocié avec eux, et les a probablement payés ou leur a promis un salaire pour encourager leur bonne volonté. Voir à ce sujet T. S. Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome*, p. 112-123.

Vtque manus utero uirides patuere relecto,
Romula post ruptas uirtus sic emicat Alpes.

« Si l'on veut se livrer à un examen véridique, cette annonce brutale de Mars révéla que sous les yeux d'Auguste⁷⁹ l'ennemi allait tomber, et comme quand on ouvrit le ventre on vit apparaître deux mains vivantes, après la rupture des Alpes c'est ainsi que brille la valeur romaine ».

Dans la harangue qu'il adresse aux troupes, Stilicon reprend et développe cette idée, à la fois pour reprocher à ses auditeurs d'avoir cru possible la victoire d'Alaric, et pour souligner que cette victoire est impossible et qu'il vaut donc mieux pour eux rentrer dans le rang et servir Rome (CLAUD. 26 [Get.], 380-384) :

"Tantane uos "inquit "Getici fiducia belli
Erigit ? hinc animo frustra tumuistis inani ?
Non ita Romanum fati uiolentia nomen
Opprimat, ut uestros nequeat punire tumultus
Parte sui"

« Avez-vous donc une telle confiance dans le succès de la guerre des Gètes que vous relevez la tête ? Est-ce là ce qui vous enfle d'un orgueil vain ? Non, la violence du destin n'abaisse pas le nom romain au point qu'il ne puisse punir votre révolte, en utilisant une partie de sa puissance ».

Suit alors (386-399) une évocation d'Hannibal et de Philippe, Hannibal étant Alaric, et Philippe les rebelles.

Loin d'être contradictoires avec la présentation tragique du Goth, ces passages, qui font de lui un esclave voué dès le départ à la destruction, permettent d'en saisir le sens et surtout de percevoir l'intention politique du poète.

Alaric se considère comme un héros épique devant qui tout cède, il se voit égal, voire supérieur aux grands personnages qui font trembler les empires ; mais sa fin lamentable, la tragédie dont il est à la fois l'acteur et la victime, montrent combien à la fois le Goth s'illusionne et combien, sans le savoir, il est dans la vérité : il s'illusionne, car il n'est ni Xerxès ni Hannibal, malgré ses rodomontades, mais il est dans la vérité, car, en multipliant les actes d'*hybris*, il attire sur lui une mécanique tragique qui va le détruire, parce que ce qu'il a entrepris est fondamentalement *nefas*. Lui, un barbare, appelé donc logiquement à servir ses maîtres les Romains, a osé relever la tête contre eux et a tenté de les frapper. Or, ce que montrent les événements de Pollentia et de Vérone, c'est que la juste place des barbares n'est pas de menacer le *nomen Romanum*, mais d'être pour la puissance romaine un réservoir de troupes soumises que l'on peut dresser les unes contre les autres et employer comme autant de serviteurs dont on se débarrasse quand on n'en a plus besoin. L'humiliation subie par Alaric doit donc être un double avertissement : pour les barbares de l'extérieur, qu'ils se gardent bien de pénétrer dans l'empire, car ils seront écrasés, pour les barbares qui servent Rome, qu'ils restent dans leur position de peuples soumis, car s'ils se révoltent, la puissance romaine les détruira. C'est tout le sens de la remarque, qui peut nous sembler cynique, faite par le poète dans le *Panegyrique* (CLAUD. 28 [6 Honor.], 218-228) :

fesso si deficit agmine miles,
Vtitur auxiliis damni securus, et astu
Debilitat saeuum cognatis uiribus Histrum
Et duplici lucro committens proelia uertit

⁷⁹ La construction de *sub ora Augusti* est ambiguë ; si la structure du vers invite plutôt à rattacher l'expression à *casurum*, elle peut aussi se rattacher à *prodidit*, car Honorius a vu ce prodige de ses yeux, ce qui impose sans doute de lire le groupe comme rattaché à l'un et l'autre. Sur ce prodige, voir la note de Jean-Louis Charlet dans Claudien, *Œuvres. Tome III*, p. 204.

In se barbariem nobis utrimque cadentem.
 Ipsum te caperet letoque, Alarice, dedisset,
 Ni calor incauti male festinatus Alani
 Dispositum turbasset opus ; prope captus anhelum
 Verbere cogis equum, nec te uitasse dolemus.
 I potius genti reliquus tantisque superstes
 Danuuii populis, i, nostrum uiue tropaeum.

« si la troupe s'épuise, si le soldat fait défaut, il utilise les auxiliaires, sûr de leur perte, et avec habileté il affaiblit l'Hister brutal grâce à la puissance de ses frères ; engageant un combat où il sera gagnant sur les deux tableaux, il tourne les nations barbares contre elles-mêmes et des deux côtés elles tombent pour notre profit. Toi-même, Alaric, il t'aurait capturé et livré au trépas, si l'enthousiasme d'un Alain imprudent dans une hâte malvenue n'était venu semer le trouble dans le plan que tu avais organisé ; tu es à deux doigts d'être pris, mais tu forces de l'éperon ton cheval à bout de souffle. Nous ne souffrons pas du fait que tu aies réchappé. Va-t-en plutôt, reste de ta race et seul survivant des peuples du Danube, va-t-en ! Tu es pour nous un vivant trophée ».

Dans cette relecture des événements de Pollentia, un élément doit attirer notre attention : le chef alain, qui, en 402, s'était attiré de la part du poète les plus vifs éloges pour sa *deuotio*⁸⁰, sa mort glorieuse qui le lavait de l'erreur qu'il avait commise, est ici vivement critiqué à travers le recours à un *topos* de la *barbaries*, la précipitation irraisonnée. La raison en est que l'enjeu est tout différent, et pourtant comparable. Dans le poème de 402, il est évident que l'important est de souligner qu'il existe des barbares, qui, malgré les défauts inhérents à leur race, sont dévoués à Rome au point de mourir pour elle ; ici l'important est de souligner que Pollentia et Vérone sont des victoires romaines et qu'elles ont largement contribué à affaiblir, voire à détruire toute menace barbare.

On comprend alors mieux la stratégie de Claudien autour du personnage d'Alaric : quand il l'invective, quand il s'en prend aux barbares (mais aussi quand, dans les *Gètes*, il fait l'éloge de ceux qui servent Rome jusqu'à la mort), il est évident que ce n'est pas à eux qu'il s'adresse, mais à son auditoire romain et que, de même que Stilicon instrumentalise les barbares pour mieux s'en servir et les détruire, de même Claudien instrumentalise totalement la figure d'Alaric, qui devient de fait « l'idiot utile⁸¹ » qui permet de mettre en valeur à la fois les erreurs de Rome et les qualités exceptionnelles de Stilicon.

3.2. *L'hybris d'Alaric, conséquence des erreurs et de la faiblesse de Rome*

Si Alaric a pu se croire autorisé à attaquer l'empire et à y semer le trouble, la faute en revient principalement aux Romains eux-mêmes, qui ont « créé » Alaric en lui donnant, par leur faiblesse et leurs compromissions, une importance que le personnage n'avait pas d'abord. Lorsqu'il fait étalage de sa puissance, le Goth ne manque pas de se moquer des Romains qui, sans comprendre qu'il allait les détruire, lui ont donné un pouvoir qu'il exercerait contre eux (CLAVD. 26 [*Get.*], 535-543) :

At nunc Illyrici postquam mihi tradita iura
 Meque suum fecere ducem, tot tela, tot enses,
 Tot galeas multo Thracum sudore parau
 Inque meos usus uectigal uertere ferri

⁸⁰ CLAVD. 26 [*Get.*], 590. Sur ce passage, voir B. Bureau, « Pollentia, la tragédie d'Alaric et son dénouement », qui permettra de mesurer combien Claudien remodèle la figure du personnage.

⁸¹ Nous comprenons ici l'expression comme désignant un personnage qui, dans sa propre représentation, sert en réalité, sans le savoir, des intérêts qui lui sont totalement contraires, et que les promoteurs de ces intérêts utilisent pour leur propre propagande.

Oppida legitimo iussu Romana coegi.
Sic me fata fouent ; ipsi, quos omnibus annis
Vastabam, seruire dati : nocitura gementes
Arma dabant flammisque diu mollitus et arte
In sua damna chalybs fabro lugente rubebat.

« mais maintenant qu'ils m'ont donné pouvoir sur l'Illyricum, et qu'ils ont fait de moi l'un de leurs généraux, innombrables sont les traits, innombrables les épées, innombrables les casques, qu'au prix de force sueur des Thraces je me suis procurés ; et leur tribut en fer, je l'ai tourné à mon profit ;, c'est en appliquant l'ordre de la loi que j'ai contraint les villes romaines. Voilà comme les destins me favorisent : ces gens, chez qui toutes ces années je semais la dévastation, ils m'ont été donnés comme esclaves : en gémissant ils me donnaient des armes pour leur nuire et, longtemps amolli au feu et soumis à l'art, l'acier rougeoyait dans les mains du forgeron en deuil pour leur propre perte ».

La nomination d'Alaric comme *Magister militum per Illyricum* est représentée comme un élément essentiel de l'*hybris* du personnage qui comprend ainsi que les Romains sont des faibles qu'il pourra manipuler à sa guise, ses propres « idiots utiles » en quelque sorte ; évidemment Claudien vise ici les ministres orientaux (et par ricochet Arcadius qui n'a rien fait pour s'opposer à cette décision), en particulier Eutrope sa bête noire⁸², qui est à ses yeux à l'origine de cette nomination⁸³.

Toutefois, Claudien ne se contente pas de pointer l'Orient comme ce qui a « créé » Alaric ; quand il évoque la facilité avec laquelle le Goth a pu trouver son chemin en Italie, il rappelle que, s'il connaît bien l'Italie, c'est parce qu'il y a été amené déjà par les guerres civiles qui ont déchiré l'empire (CLAUD. 26 [*Get.*], 281-288) :

mirabile posset
Esse mihi, si fraude noua uel calle reperto
Barbarus ignotas inuaderet inscius Alpes ;
Nunc uero geminis clades repetita tyrannis
Famosum uulgauit iter nec nota fefellit
Semita praestructum bellis ciuilibus hostem.
Per solitas uenere uias, aditusque sequendos
Barbarico Romana dedit discordia bello.

« j'aurais lieu de m'étonner si c'était par une nouvelle tromperie, ou en ayant découvert la route, qu'un barbare ignorant avait attaqué des Alpes qu'il ne connaissait pas ; mais la vérité est que c'est le désastre répété d'une double usurpation qui a rendu familier et fameux ce chemin, et un sentier connu ne s'est pas joué d'un ennemi qui avait été armé d'avance par nos guerres civiles ; c'est par les routes habituelles qu'ils sont venus,

⁸² Sur Claudien et Eutrope, voir essentiellement J. Long, *Claudian's In Eutropium, Or, How, When, and Why to Slander a Eunuch*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1996.

⁸³ Voir également CLAUD. 26 [*Get.*], 516-517. Les circonstances de l'élévation d'Alaric au grade de *magister militum per Illyricum* sont discutées, et le rôle d'Eutrope lui-même est l'objet de débats. Sur ce point, voir P. J. Heather, *Goths and Romans 332-489*, en particulier p. 204-205. Synésios donne de l'influence des barbares dans les hauts commandements une lecture proche de celle de Claudien, mais que l'on ne peut accepter sans suspicion en raison des présupposés idéologiques du personnage (*de Regn.* 22). Voir à ce sujet A. Cameron et J. Long, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, Berkeley/Oxford, University of California Press, 1993, p. 119. On notera que l'une des explications à la nomination d'Alaric peut résider dans le souhait d'Eutrope mais aussi des autres ministres d'Arcadius d'éviter d'avoir près de la capitale des *Magistri militum praesentales* avec des troupes potentiellement séditieuses, voir A. Cameron et J. Long, *Barbarians and Politics*, p. 225. Sur la nature de cette fonction au moment où Alaric l'exerce, voir par exemple T. S. Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome*, p. 99-101. Sur la question, extrêmement complexe et débattue, du partage de l'Illyricum et de l'étendue des pouvoirs des préfets d'Illyricum, voir un résumé dans T. S. Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome*, p. 161.

et l'accès que devaient suivre les barbares en guerre, c'est la discorde romaine qui le leur a donné ».

Ainsi, Alaric est né certes de la lâcheté des Orientaux qui n'ont pas su le punir comme il le méritait, mais aussi et peut-être surtout du mal profond qui ronge le monde romain, celui de la *discordia ciuilis*. Or, comme si cela ne suffisait pas, un autre élément vient encore renforcer l'impunité dont a joui le Goth, c'est la couardise des Occidentaux qui préfèrent s'enfuir et abandonner l'Italie qu'affronter Alaric. Et, cette fois, c'est Stilicon lui-même qui s'en prend à ses compatriotes (CLAVD. 26 [*Get.*], 296-309) :

Quid turpes iam mente fugas, quid Gallica rura
Respicitis Latioque libet post terga relicto
Longinquum profugis Ararim praecingere castris ?
Scilicet Arctois concessa gentibus urbe
Considet regnum Rhodano capitique superstes
Truncus erit ? uestros stimulant si pignora sensus,
Me quoque non impar naturae cura remordet,
Nec ferro sic corda rigent ut nosse recusem
Quam sanctum soceri nomen, quam dulce mariti,
Quantus prolis amor. sed numquam oblita decoris
Obscaenam latebram pietas ignaua requiret.
Nec uobis fortis monitor, mihi cautior uni :
Hic coniunx, hic progenies, hic carior omni
Luce gener ; pars nulla mei subducta procellae.

« pourquoi votre esprit envisage-t-il des fuites honteuses, pourquoi considérer les terres de Gaule, pourquoi vous plaît-il d'abandonner derrière vous le Latium et de ceindre la lointaine Saône de vos camps ? Sans doute est-ce qu'une fois la Ville abandonnée aux races du Nord, l'empire s'installera sur le Rhône et le tronc survivra à la perte de la tête ? Si c'est la considération de vos enfants qui vous y pousse, je ne suis pas mordu par un soin différent de la nature, et mon cœur n'est pas si durci comme le fer que je refuse de connaître combien est saint le nom de beau-père, doux le nom de mari, et combien j'aime mes enfants. Mais ce n'est jamais en oubliant l'honneur que la lâche piété demandera de honteuses cachettes, et je ne serai pas celui qui courageusement vous donnera des conseils, en usant pour moi seul de prudence. J'ai ici ma femme, ici mes enfants, ici, plus cher que toute ma vie, mon gendre. Nulle part de moi n'est soustraite à cette tempête ».

À ce point, il est évident que la construction de la figure du Goth échappe clairement au simple rappel des événements et ce, quelle qu'ait été la gravité de la menace. En créant un personnage qui est plus une construction littéraire qu'un reflet de la réalité, Claudien construit une figure de pierre d'achoppement où apparaissent d'un côté les faiblesses, les compromissions et les lâchetés de Romains qui ont oublié leur *nomen* et leur identité, et de l'autre la figure salvatrice du « dernier des Romains », Stilicon. À ce point d'ailleurs, le modèle des *Perses* montre encore une fois sa pertinence : en comparant Alaric et Xerxès, Claudien souligne qu'un barbare met en péril non seulement une ville et un système politique, mais toute une culture, figurée dans la tragédie par Athènes (et par ce que les auditeurs de Claudien savent qu'elle est devenue après les guerres médiques), et dans la réalité par Rome. Face à ce danger, le propos de Claudien est clair dans les *Gètes* : il n'est qu'un seul rempart, Stilicon, car le prince est représenté comme étant lui-même impuissant⁸⁴.

⁸⁴ CLAVD. 26 [*Get.*], 338-339. Le sens d'*obside fati* n'est pas évident dans ce vers, et l'on peut, en un sens moins brutal, comprendre « garant » (cf. Charlet, Claudien, *Œuvres. Tome III*). Toutefois, on peut très bien comprendre aussi comme Platnauer (*Claudian*, Cambridge, Harvard University Press, 1998 [1922]) : « stood her ground with such a hostage for fortune », car il est fort probable que Claudien fait

3.3. *Stilicon et Honorius face à Alaric*

Si le personnage d'Alaric est clairement « inventé » pour servir à une démonstration politique dont la portée excède sa personne et sans doute aussi la guerre qui a été menée, si donc il sert de faire-valoir à d'autres personnages, il reste à savoir selon quelles modalités. Or ces modalités sont différentes selon qu'il s'agit de Stilicon ou d'Honorius, et surtout selon qu'il s'agit des *Gètes* ou du *Panégyrique*, Alaric étant instrumentalisé différemment dans les deux œuvres.

Pour ce qui est des *Gètes*, les choses sont suffisamment simples et bien connues pour que quelques rappels suffisent⁸⁵. La figure hybristique du traître et brigand Alaric qui se prend pour un guerrier capable d'ébranler Rome a pour but premier de faire apparaître par comparaison le patriotisme, la détermination, l'héroïsme véritable, et l'incarnation par Stilicon des valeurs romaines. Les raisons de cette construction sont tout aussi claires et bien connues : Stilicon a encore une fois laissé échapper Alaric, impuissance ou calcul, nul ne le sait, et tout l'intérêt du poète est de justifier cette décision, d'en minimiser la portée, et de souligner que le Goth ne présente plus aucun danger.

Dans ce contexte, la construction tragique du personnage d'Alaric joue un rôle double. D'un côté, l'*hybris* du personnage et la violence qu'il porte justifient les craintes qu'il provoque (sans excuser toutefois la lâcheté de ceux qui le laissent agir) et exigent donc une réaction forte du pouvoir romain et de son maître des milices, car nul ne sait jusqu'où sa folie aurait pu porter le Goth. D'un autre côté, le mécanisme tragique qui le broie atteste une protection divine de Rome, qui s'incarne dans Stilicon et en un sens intègre dans l'ordre du « pensable » l'impensable menace que le Goth a fait peser sur l'Italie : Alaric était une épreuve envoyée par le destin à l'Occident, afin que celui-ci, guidé par Stilicon, retrouve ses valeurs ancestrales et redevienne vraiment le peuple des fils de Mars.

Dans le *Panégyrique*, les choses sont moins simples. Alaric n'apparaît que dans la première partie du poème, en lien avec le récit de la guerre, mais fait surtout figure finalement de personnage déclassé dont le monologue marque l'anéantissement et qui est devenu un objet de moquerie, à l'image du discours que lui tient l'Éridan, dans un passage essentiel, selon nous, pour comprendre les modalités de l'instrumentalisation du Goth dans ce poème (180-192) :

"Sicine mutatis properas, Alarice, reuerti
Consiliis ? Italae sic te iam paenitet orae ?
Nec iam cornipedem Thybrino gramine pascis,
Vt rebare, tuum ? Tuscis nec figis aratrum
Collibus ? o cunctis Erebi dignissime poenis,
Tunc Giganteis urbem temptare deorum
Adgressus furiis ? nec te meus, improbe, saltem
Terruit exemplo Phaethon, qui fulmina praeceps
In nostris efflauit aquis, dum flammae caeli
Flectere terrenis meditatur frena lacertis
Mortalique diem sperat diffundere uultu ?
Crede mihi, simili bacchatur crimine, quisquis
Adspirat Romae spoliis aut Solis habenis."

« est-ce donc ainsi que tu changes d'avis, Alaric, et que tu te hâtes de t'en retourner ? Est-ce ainsi que tu te repens d'avoir mis le pied en Italie ? Ton

ici allusion au fait qu'Honorius se soit retrouvé bloqué dans Milan avant d'être délivré par une attaque audacieuse de Stilicon (CLAVD. 28 [6 *Honor.*], 456-469).

⁸⁵ Sur tout cela, voir B. Bureau, « Pollentia, la tragédie d'Alaric et son dénouement ».

coursier, tu ne le fais plus paître de l’herbe du Tibre, comme tu le pensais ? Tu ne plantes plus le soc de ta charrue dans les collines d’Étrurie ? Ô toi, le plus digne de toutes les punitions de l’Érèbe, tu ne mets plus à l’épreuve la cité des dieux avec tes fureurs dignes des Géants ? Scélérat, même l’exemple de mon cher Phaéton ne t’a pas frappé de terreur, lui qui, tête la première, exhala le souffle de la foudre dans nos eaux, alors qu’il méditait de faire ployer la bride enflammée du ciel de son bras terrestre, et espérait répandre le jour avec sa face de mortel ? Crois-moi, c’est une pareille volonté criminelle qui déchaîne celui qui aspire aux dépouilles de Rome et celui qui aspire aux rênes du soleil ».

Outre un possible souvenir renvoyant à l’univers tragique⁸⁶, le mythe de Phaéton est ici très clairement convoqué comme un récit de la légitimité, Claudien se situant dans une longue tradition de lecture politique d’ailleurs ambiguë de la figure de l’imprudent cocher⁸⁷. Dans le *Panegyrique pour le quatrième consulat d’Honorius*, Claudien évoque ce qui suivit le désastre d’Andrinople, et l’action décisive de Théodose à ce moment pour redresser l’Orient et sauver l’empire des Goths (CLAVD. 8 [4 *Honor.*], 59-69) :

Nulla relictæ foret Romani nominis umbra,
Ni pater ille tuus iam iam ruitura subisset
Pondera turbatamque ratem certa que leuasset
Naufragium commune manu : uelut ordine rupto
Cum procul insanæ traherent Phaethonta quadrigæ
Sæuiri etque dies terramque et stagna propinqui
Haurirent radii, solito cum murmure toruis
Sol occurrit equis ; qui postquam rursus eriles
Agnouere sonos, rediit meliore magistro
Machina concentusque poli, currusque recepit
Imperium flammæque modum.

« Maintenant le nom romain ne serait plus qu’une ombre délaissée, si ton père, ce héros, n’était venu secourir sa masse qui déjà s’effondrait, et le navire en proie au trouble et d’une main ferme n’avait détourné le naufrage commun : comme quand, après avoir brisé l’ordre du monde, le quadrigé devenu fou entraînait au loin Phaéton, quand le jour se déchaînait et que les rayons tout proches puisaient l’eau de la terre, quand avec son grondement habituel le Soleil courut à la rencontre des chevaux ; quand ceux-ci eurent reconnu le son de leur maître, la machinerie du monde revint dans l’ordre sous l’autorité d’un meilleur conducteur, et le char retrouva une direction ferme et les flammes une mesure.

On remarquera aisément des thèmes que nous avons déjà croisés comme par exemple les *eriles sonos* qui renvoient au retour du maître qui met fin aux excès des serviteurs, faisant ainsi des Goths d’Andrinople des esclaves révoltés contre leur maître. Dans notre passage, l’association de Phaéton/Alaric, reprise de la présentation des Goths dans le panegyrique de 398, avec celle des Géants, qui traverse tout le poème, confirme qu’il s’agit bien là d’une lecture ouvertement politique du mythe, Phaéton représentant la révolte contre l’ordre du pouvoir et de l’empire. Alaric est donc construit comme une figure de possible renversement d’Honorius, ce qui est explicite dans le dernier vers où à côté des *Romæ spoliis* apparaît la figure du Soleil (*Solis*),

⁸⁶ On sait que le mythe de Phaéton avait donné lieu à au moins deux tragédies, le *Phaéton* d’Euripide dont nous possédons des fragments et *Les Héliades* d’Eschyle, mais évidemment le public de Claudien se souvient avant tout du traitement ovidien du mythe particulièrement développé (Ov. *met.* 1, 750-2, 400).

⁸⁷ Sur la figure de Phaéton chez Ovide, voir par exemple Bruno Pouille, « Phaéton et la légitimité d’Auguste », *Collection de l’Institut des Sciences et Techniques de l’Antiquité*, 852, 1, 2002, p. 125-134 ; sur la figure de Phaéton dans la tradition latine voir par exemple Luc Duret, « Néron-Phaéthon ou la témérité sublime », *Revue des Études Latines*, LXVI, 1988, p. 139-155.

figure, ailleurs dans le poème, rattachée explicitement à Honorius⁸⁸.

La lecture peut alors être transparente : Alaric menaçait à la fois l'ordre romain et la légitimité de son prince, et tel Phaéton il a été puni de sa témérité. Dans la droite ligne de la fin de la *Guerre contre les Gètes*, on peut aisément admettre que les sarcasmes de l'Éridan sonnent comme un avertissement aux barbares : ne tentez pas de renverser le pouvoir romain, car vous vous attaquez à une puissance qui vous dépasse infiniment.

Mais il y a cependant une différence : dans la fin des *Gètes*, cet avertissement solennel est présenté comme gravé sur un trophée, donc aisément visible par de nouveaux envahisseurs de l'Italie⁸⁹. Ici, ce n'est pas le cas, et le dialogue n'engage qu'Éridan et celui qui l'écoute, diégétiquement Alaric⁹⁰, mais en outre, dans la situation d'énonciation, l'ensemble de l'auditoire. Le châtement d'Alaric devient donc l'illustration de toute tentative de se dresser contre un pouvoir impérial légitime.

De ce fait, Claudien rejoint de manière tout à fait intéressante, et qui n'a guère été remarquée, la réalité des faits : Alaric n'est pas un barbare envahisseur qui, tel Hannibal, aurait franchi les limites de l'empire ; il fait partie de l'empire, des sujets du Soleil, et il est même un officier supérieur de l'armée romaine, car il a été *magister militum per Illyricum*. Ainsi, quoi qu'en dise Claudien par ailleurs et selon la stratégie de barbarisation des ennemis d'Honorius qu'il avait déjà adoptée pour Gildon, les opérations d'Alaric en Italie (quels que soient leurs buts) relèvent plus d'un conflit civil que d'une invasion⁹¹. Devant un auditoire sans doute exclusivement romain, Claudien se plaît à rappeler qu'il n'existe qu'un seul pouvoir légitime, celui du Soleil, le prince, donc Honorius et que toute autre forme de prétention à ce pouvoir serait assimilée à la révolte de Phaéton et punie comme telle.

Qui est visé par ce discours, en réalité ? Évidemment Alaric, où qu'il se trouve au moment de la récitation⁹², mais peut-être pas seulement lui. Si, comme il y a tout lieu de le penser, Stilicon a négocié avec Alaric un appui qui apparaîtra au grand jour lors des opérations menées en Dalmatie, le poète, qui se fait ici clairement le chantre exclusif d'Honorius, peut également viser indirectement le maître des milices, et rappeler à Stilicon, au milieu d'une pluie d'éloges, qu'il n'est que Phaéton, autrement dit un sujet du Soleil, et non un second Soleil, voire le Soleil lui-même. Plusieurs éléments vont d'ailleurs dans ce sens : lorsque Claudien revendique pour Honorius le sceptre de Quirinus et la trabée de Brutus, évidemment il fait allusion au consulat exercé par le prince et veut imposer une *renovatio imperii* dans un sens qui serait plus ouvertement traditionnel et en rupture avec le modèle ouvertement monarchique et orientalisant qui a pu prévaloir chez certains princes et justifier la toute-puissance des ministres, maîtres des milices ou préfets du prétoire, mais il indique clairement aussi que le pouvoir consulaire ne peut en aucun cas se substituer au pouvoir impérial, que les deux se complètent et qu'ils ne sont pleinement réalisés l'un et l'autre que

⁸⁸ Les rayons du prince se confondent avec ceux du soleil en CLAVD. 28 [6 *Honor.*], 537-540.

⁸⁹ CLAVD. 26 [6 *Get.*], 644.

⁹⁰ CLAVD. 28 [6 *Honor.*], 178-179.

⁹¹ Les buts que poursuit Alaric sont loin d'être clairs et de faire consensus chez les chercheurs. Voir pour un état de la question et la reprise des hypothèses possibles J. Arce, *Alarico*.

⁹² La question de savoir ce que fait Alaric après Vérone est extrêmement compliquée ; le plus probable est que, suite à une nouvelle négociation avec Stilicon, il s'est retiré en Rhétie où on le retrouve l'année suivante. On a pensé qu'il était reparti en Illyricum (T. S. Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome*, p. 192) sous contrôle occidental, ce qui est possible, ou même en Épire (J. Arce, *Alarico*, p. 83), mais cela est très improbable, car il n'est envoyé en Épire qu'en 407 (T. S. Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome*, p. 193). On se rangera donc (même si la bataille de Vérone est placée, à tort selon nous, en 402) à la reconstruction proposée par P. J. Heather, *Goths and Romans 332-489*, p. 209-210.

lorsqu'ils fusionnent, le prince assumant à la fois la dignité de maître absolu de l'empire et celui de premier magistrat du Sénat et du peuple romain. D'ailleurs, lorsque le poète évoque le cortège consulaire et triomphal du prince et la place qu'y occupe Stilicon, il le fait comme si l'œuvre, évidemment admirable et parfaite, de l'ex-régent s'arrêtait ici, et si désormais l'enfant-prince qu'il a, grâce à ses immenses vertus, protégé et mené jusqu'au trône, pouvait maintenant se passer d'un mentor pour qui, alors qu'il est parvenu au sommet de sa gloire, il est temps de goûter le fruit de ses peines et non plus de se dépenser sans compter pour l'empire (CLAUD. 28 [6 *Honor.*], 578-591) :

Tunc tibi magnorum mercem Fortuna laborum
 Persoluit, Stilicho, curru cum uectus eodem
 Vrbe triumphantem generum florente iuuenta
 Conspiceres illumque diem sub corde referres,
 Quo tibi confusa dubiis formidine rebus
 Infantem genitor moriens commisit alendum.
 Virtutes uariae fructus sensere receptos ;
 Depositum seruasse, fides ; constantia, paruum
 Praefecisse orbi ; pietas, fouisse propinquum.
 Hic est ille puer, qui nunc ad rostra Quirites
 Euocat et solio fultus genitoris eburno
 Gestarum patribus causas ex ordine rerum
 Euentusque refert ueterumque exempla secutus
 Digerit imperii sub iudice facta senatu.

« C'est à ce moment que la Fortune, Stilicon, te paya le solde du salaire mérité par tes grands travaux : porté sur le même char, tu voyais ton gendre dans la fleur de sa jeunesse triompher dans la Ville, et tu rappelais dans ton cœur ce jour fameux où, au milieu de la crainte et de la confusion que provoquait une situation pleine d'incertitudes, son père en mourant t'avait confié son enfant tout jeune pour que tu en prennes soin. Tes vertus variées ont alors perçu les fruits qu'elles ont recueillis : tu as gardé le dépôt que l'on t'avait confié, Loyauté ; Constance, tu as mis ce petit enfant à la tête du monde ; Piété, tu as protégé ton proche parent. Le voici, cet enfant fameux qui maintenant vers les rostrales convoque les Quirites, et, appuyé sur le trône d'ivoire de son père, fait un rapport circonstancié au Sénat sur les raisons des événements et leur issue, et suivant l'exemple des Anciens, expose ce qui se fait dans l'empire en prenant les sénateurs pour juges ».

La transformation du *puer* en prince-citoyen est présentée sous un double aspect : d'un côté, elle est la consécration des vertus de Stilicon, de l'autre, elle marque aussi la fin glorieuse de sa mission, puisque désormais, comme le met en évidence la bravoure et le génie militaire que le maître des milices a montré dans la partie consacrée aux opérations contre Alaric, il peut se consacrer pleinement à ses fonctions militaires, laissant à Honorius toutes les fonctions civiles⁹³.

Nous sommes-nous éloignés de la figure d'Alaric ? Absolument pas, car l'image littéraire que Claudien donne du chef goth apparaît ici dans toute la complexité de son instrumentalisation : en le présentant comme écrasé par Stilicon et totalement vaincu, Claudien offre aux sénateurs une double raison de collaborer à la défense de l'empire et donc de répondre favorablement aux requêtes de Stilicon. Le maître des milices a été capable de détourner le péril représenté par le Goth, mais en même temps il a

⁹³ Sur cette question, voir nos remarques dans B. Bureau, « Idealised Past and Contested Tradition : Claudian's "Panegyric for the sixth consulship of Honorius" and Prudentius' "Contra Symmachum" », in Alroth Brita et Scheffer Charlotte, *Attitudes towards the Past in Antiquity : Creating Identities. Proceedings of an International Conference held at Stockholm University, 15-17 May 2009*, Stockholm, Stockholm University, coll. « Acta Universitatis Stockholmiensis, 14 », 2014, p. 301-310.

montré que l'armée romaine devait, si on ne voulait pas que l'empire soit mis en danger, donner une place moindre et subordonnée aux soldats étrangers⁹⁴. En flattant le sentiment anti-barbare qui existe sans aucun doute chez certains sénateurs⁹⁵, et en montrant que la politique de Stilicon peut aller dans leur sens, Claudien peut espérer qu'ils se montrent moins réticents aux demandes financières du prince pour équiper des armées. Sur ce plan, indéniablement, le panégyrique a pour but de conforter la stratégie développée par Stilicon. Mais Alaric peut aussi servir paradoxalement de double à Stilicon. Toute une partie du sénat, nous le savons par la charge violente de Rutilius quelques années plus tard⁹⁶, reproche à Stilicon d'être un barbare, ou un demi-barbare, et du coup peut lire en creux, derrière l'image d'Alaric, ces maîtres des milices « étrangers » auxquels les Romains confient leur sécurité. En tenant, sous couvert d'éloges, un discours d'avertissement à Stilicon, en lui conseillant d'être plutôt Scipion qu'Alaric, et surtout de rester à sa place sans se livrer à l'*hybris*, le poète peut en quelque sorte lier le maître des milices et limiter son influence, tout en ayant l'air de lui en donner. Cette ambiguïté, totalement absente de la *Guerre contre les Gètes*, nous semble constitutive de l'image de Stilicon dans le panégyrique, et la figure d'Alaric y joue un rôle essentiel.

La figure d'Alaric apparaît donc comme une construction littéraire complexe, entièrement instrumentalisée au service de la stratégie poético-politique des poèmes concernés. De ce fait, il devient presque totalement illusoire de tenter à partir des « informations » fournies par Claudien de reconstituer les faits et de dresser un portrait de l'Alaric des années 395-404. Le personnage du Goth est « inventé » par le recours à une série de références littéraires dont la principale, dans le sens où c'est elle qui oriente et justifie les autres, nous semble être le Xerxès des *Perses*. L'image du roi hybridique permet au poète de souligner la vanité d'Alaric, comme la vacuité de son entreprise que les dieux ne pouvaient appuyer et qu'ils ont punie par le bras de Stilicon conformément à la Némésis qui poursuit ceux qui dépassent la mesure. Alaric, en un sens, illustre la folie des ennemis de Rome et la puissance de la protection divine (des dieux traditionnels, car le christianisme n'a rien à y voir, contrairement au *Contre Symmaque* de Prudence) qui entoure l'empire. Mais en même temps, Alaric révèle les failles de cet empire : l'Orient est clairement désigné comme un maillon faible, dans la mesure où il a laissé prospérer Alaric, mais l'Occident n'est pas épargné ; en renonçant à son courage militaire, en se donnant à des princes qui se comportent plus en monarques orientaux qu'en citoyens romains, en se divisant sans cesse dans des conflits civils absurdes, l'empire a rendu possible l'émergence d'un Alaric. La figure *more maiorum* de Stilicon permet alors un redressement dont Claudien souligne clairement qu'il ne peut être que dans le retour aux valeurs romaines oubliées,

⁹⁴ Sur ce plan, comme nous l'avons vu, Claudien, sans aller aussi loin que Synésios, opte clairement pour une « romanisation » de l'armée, dans le passage teinté de cynisme que nous avons cité. Il avait incidemment introduit ce thème dans les *Gètes* (106) lorsqu'il écrivait que l'armée républicaine menait ses conquêtes au loin *proprio milite* (« avec des soldats qui lui étaient propres »). La tentation d'opposer opérations extérieures menées par des soldats tous romains et opérations dans l'empire menée par des barbares n'est sans doute pas qu'une vue de l'esprit.

⁹⁵ Même si, comme le montrent pour l'Orient Alan Cameron et Jacqueline Long, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, il ne faut sans doute pas exagérer ce sentiment que le biais idéologique de Synésios peut faire paraître plus grand qu'il n'est (P. J. Heather, « The Anti-Scythian Tirade of Synesius' *De regno* », *Phoenix*, XLII, 1988, 152-172), il ne faut quand même pas le minimiser, comme le montre la nomination du maître des milices qui remplace Stilicon après sa chute et qui mène une politique hostile aux troupes étrangères.

⁹⁶ RVT. NAM. 2, 45-50.

courage, implication dans la défense de l'empire, valeurs « républicaines » partagées par le prince et ses sujets. Sans cette nécessaire réorientation, marquée par l'inscription qui clôt les *Gètes* et rappelle qu'Alaric a subi le même sort que les Cimbres et les Teutons, et que donc on est de retour à l'inflexibilité de la république envers les barbares, l'empire est voué à un déclin certain. La figure d'Honorius, évidemment implicitement comparée à l'inaction et à l'incompétence notoires de son frère, apparaît alors comme celle du renouveau possible : un prince jeune, actif, et surtout respectueux du modèle civique (au moins dans l'image qu'en donne Claudien). Face à cette Rome rénovée, l'échec d'Alaric sonne comme la fin des prétentions barbares trop longtemps favorisées. Mais, là où la chose ne manque pas de piquant, c'est que ce propos met en avant un personnage, Stilicon, qui en un sens est le produit même de l'affaiblissement du modèle civique, puisqu'il est l'un de ces généraux semi-étrangers auxquels Rome confie sa défense. Si la question est très soigneusement éludée dans le poème de 402, où Stilicon doit apparaître comme le dernier des Romains et le nouveau Scipion, elle se glisse insidieusement dans l'affrontement/miroitement possible d'Alaric et Stilicon dans le poème de 404. Il n'est donc pas impossible que Claudien, qui soutient visiblement sans réserve le retour à un exercice de l'empire *more maiorum*, entérine dans sa dernière œuvre un nécessaire pâlisement de l'étoile de l'ex-régent, maître des milices et tout-puissant en Occident.

Bibliographie récapitulative

Œuvres de Claudien

CLAUDIEN, *Œuvres. Tome III, Poèmes politiques (399-404)*, CHARLET Jean-Louis (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres, 2017.

CLAUDIEN, *Panegyricus de Sexto Consulatu Honorii Augusti*, DEWAR Michael (éd. et trad.), Oxford, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Clarendon Press, 1996.

CLAUDIEN, *Cl. Claudiani. De Bello Gothico*, GARUTI Giovanni (éd.), Bologne, Pàtron Editore, 1979.

CLAUDIEN, *Cl. Claudiani De bello Gothico*, GARUTI Giovanni (éd. et trad.), L'Aquila-Roma, Japadre Editore, 1991.

CLAUDIEN, *Claudian*, PLATNAUER Maurice (trad.), Cambridge, Harvard University Press, 1998 [1922].

Autres textes

ESCHYLE, *Les Suppliantes ; Les Perses ; Les Sept contre Thèbes ; Prométhée enchaîné*, MAZON Paul (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1984 [1921].

PAUSANIAS, *Description de la Grèce I*, CASEVITZ Michel, POUILLOUX Jean et CHAMOIX François (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1992.

Études

ADAM Jean-Michel et HEIDMANN Ute, « Des genres à la généricité. L'exemple des contes (Perrault et les Grimm) », *Langages*, 153, 1, 2004, p. 62-72.

ARCE Javier, *Alarico (365/370-410 A. D.) : la integración frustrada*, Madrid, Marcial Pons Historia, coll. « Memorias y Biografías », 2018.

ARISTOTE, *La poétique*, trad. DUPONT-ROC Roselyne et LALLOT Jean, Paris, Éditions du Seuil, « Poétique », 2011.

BROWN Amelia Robertson, « Banditry or Catastrophe ? : History, Archaeology, and Barbarian Raids on Roman Greece », in MATHISEN Ralph Whitney et SHANZER

- Danuta (éd.), *Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World : Cultural Interaction and the Creation of Identity in Late Antiquity*, Aldershot, Ashgate, 2011, p. 79-96.
- BUREAU Bruno, « Idealised Past and Contested Tradition : Claudian’s “Panegyric for the sixth consulship of Honorius” and Prudentius’ “Contra Symmachum” », in ALROTH Brita et SCHEFFER Charlotte, *Attitudes towards the Past in Antiquity : Creating Identities. Proceedings of an International Conference held at Stockholm University, 15-17 May 2009*, Stockholm, Stockholm University, coll. « Acta Universitatis Stockholmiensis, 14 », 2014, p. 301-310.
- BUREAU Bruno, « Pollentia, la tragédie d’Alaric et son dénouement. Une lecture de Claudien, *Bellum Geticum* 481-687 », *Loxias*, 79, 2023, <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=10184>
- BURNS Thomas S., *Barbarians Within the Gates of Rome : a Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, Bloomington, Indiana University Press, 1994.
- BURRELL Emma, « A Re-examination of why Stilicho Abandoned his Pursuit of Alaric in 397 », *Historia : Zeitschrift für Alte Geschichte*, 53, 2, 2004, p. 251-256.
- CAMERON Alan, *Claudian : Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, Oxford, Clarendon Press, 1970.
- CAMERON Alan et LONG Jacqueline, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, Berkeley, Oxford, University of California Press, coll. « Transformation of the Classical Heritage, 19 », 1993.
- CASTELNUOVO Elena, « La trasfigurazione della storia nel *Bellum Geticum* di Claudiano », *Gilgameš*, 1, 2016, p. 26-40, https://www.academia.edu/22414128/La_trasfigurazione_della_storia_nel_Bellum_Geticum_di_Claudiano
- DEWAR Michael, « Hannibal and Alaric in the Later Poems of Claudian », *Mnemosyne*, 47, 1994, p. 349-372.
- DORFBAUER Lukas Julius, « *Stilichonis amor*. Claudian und sein(e) Patron(e) », in ZIMMERL-PANAGL Victoria (éd.), *Dulce melos II, Akten des 5. internationalen Symposiums : « Lateinische und griechische Dichtung in Spätantike, Mittelalter und Neuzeit » Wien, 25.-27. November 2010*, Pise, ETS, 2013, 3, p. 105-130.
- DUNN Geoffrey D., « Easter and the Battle of Pollentia », *Journal of Religious History*, 34, 1, 2010, p. 55-66.
- DURET Luc, « Néron-Phaéthon ou la témérité sublime », *Revue des Études Latines*, LXVI, 1988, p. 139-155.
- FABER Eike, « Athanarich, Alarich, Athaulf : zum Wandel westgotischer Herrschaftskonzeptionen », *Klio: Beiträge zur Alten Geschichte*, 92, 1, 2010, p. 157-169.
- GARUTI Giovanni, « Alarico sconfitto a Pollenzio (402 d.C.) : vittoria romana (Claudiano) e cristiana (Prudenzio) », *Atti e memorie / Accademia Nazionale di Scienze, Lettere e Arti di Modena. Memorie scientifiche, giuridiche, letterarie*, 7, 137, 13, 1995-1996, p. 287-294.
- GREGORY Timothy E., « The Late Roman Wall at Corinth », *Hesperia : The Journal of the American School of Classical Studies at Athens*, 48, 3, 1979, p. 264-280.
- GUALANDRI Isabella, « Un “generalissimo” semibarbaro suocero e genero di imperatori : Stilicone in Claudiano », *Acme*, 63, 3, 2010, p. 33-61.
- HALL John Barrie, « Pollentia, Verona, and the Chronology of Alaric’s First Invasion of Italy », *Philologus*, CXXXII, 1988, p. 245-257.
- HEATHER Peter J., « Goths in the Roman Balkans c. 350-500 », *Proceedings of the*

British Academy, 141, 2007, p. 163-190.

HEATHER Peter J., « The Anti-Scythian Tirade of Synesius' *De regno* », *Phoenix : Journal of the Classical Association of Canada*, XLII, 1988, p. 152-172.

HEATHER Peter J., *Goths and Romans 332-489*, Oxford, Clarendon Press, coll. « Oxford Historical Monographs », 1991.

HEATHER Peter J., *The Goths*, Oxford, Blackwell, coll. « Peoples of Europe », 1996.

LE DOZE Philippe, « *Elegiae in Maecenatem* : un regard sur Mécène », *Athenaeum*, 100, 1-2, 2012, p. 291-301.

LENSKI Noel, « *Initium mali Romano imperio* : Contemporary Reactions to the Battle of Adrianople », *Transactions of the American Philological Association*, 127, 1997, p. 129-168.

LONG Jacqueline, *Claudian's In Eutropium, Or, How, When, and Why to Slander a Eunuch*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1996.

MARINO Rosalia, « Alarico nella letteratura pagana e cristiana », *Pan : Rivista di Filologia Latina*, 18-19, 2001, p. 377-390.

MEUNIER Delphine, *Claudien : une poétique de l'épopée*, Paris, Belles Lettres, 2019.

MILES Margaret M., « A Reconstruction of the Temple of Nemesis at Rhamnous », *Hesperia : The Journal of the American School of Classical Studies at Athens*, 58, 2, 1989, p. 133-249.

MOORE Clifford H., « Rome's Heroic Past in the Poems of Claudian », *The Classical Journal*, 6, 3, 1910, pp. 108-115.

POULLE Bruno, « Phaéton et la légitimité d'Auguste », *Collection de l'Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité*, 852, 1, 2002, p. 125-134.

PRCHLÍK Ivan, « Who Guided Alaric Through Thermopylae ? Note on Eunapius, *Vitae sophistarum*, VII,3,5 [476 Didot] », *Eirene: Studia Graeca et Latina*, 47, 2011, p. 171-175.

SÁNCHEZ-OSTIZ Álvaro, « Claudian's Stilicho at the *Urbs* : Roman Legitimacy for the Half-barbarian Regent », in D. P. W. BURGERSDIJK et Alan J. ROSS (éd.), *Imagining emperors in the later Roman Empire*, Leiden, Brill, coll. « Cultural Interactions in the Mediterranean, 1 », 2018, p. 310-330.

SCHAEFFER Jean-Marie, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.

THOMPSON E. A., « Barbarian Invaders and Roman Collaborators », *Florilegium : The Journal of the Canadian Society of Medievalists*, 2, 1980, p. 71-88.

WARTELLE André, « Chapitre XII. Le texte d'Eschyle et les auteurs latins », in *Histoire du texte d'Eschyle*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Études Anciennes », 2022 [1971], p. 197-226.

WARTELLE André, « Chapitre XVI. Le choix de sept pièces et la tradition indirecte du III^e au V^e siècle », in *Histoire du texte d'Eschyle*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Études Anciennes », 2022 [1971], p. 337-360.

Bruno Bureau est professeur de langue et littérature latines, Université Jean Moulin Lyon 3, UMR 5189 (HiSoMA). Il est l'auteur de plusieurs travaux autour de Claudien et de la représentation du pouvoir dans ses œuvres. Ses recherches portent également sur la poésie épique chrétienne ; il est en particulier l'auteur d'une traduction annotée du *Carmen Paschale* et de l'*Opus Paschale* de Sédulius, d'une édition critique de l'*Historia Apostolica* d'Arator en collaboration avec P.-A. Deproost et de divers articles et contributions sur des sujets touchant à la poésie épique chrétienne, en particulier dans ses rapports avec l'exégèse.